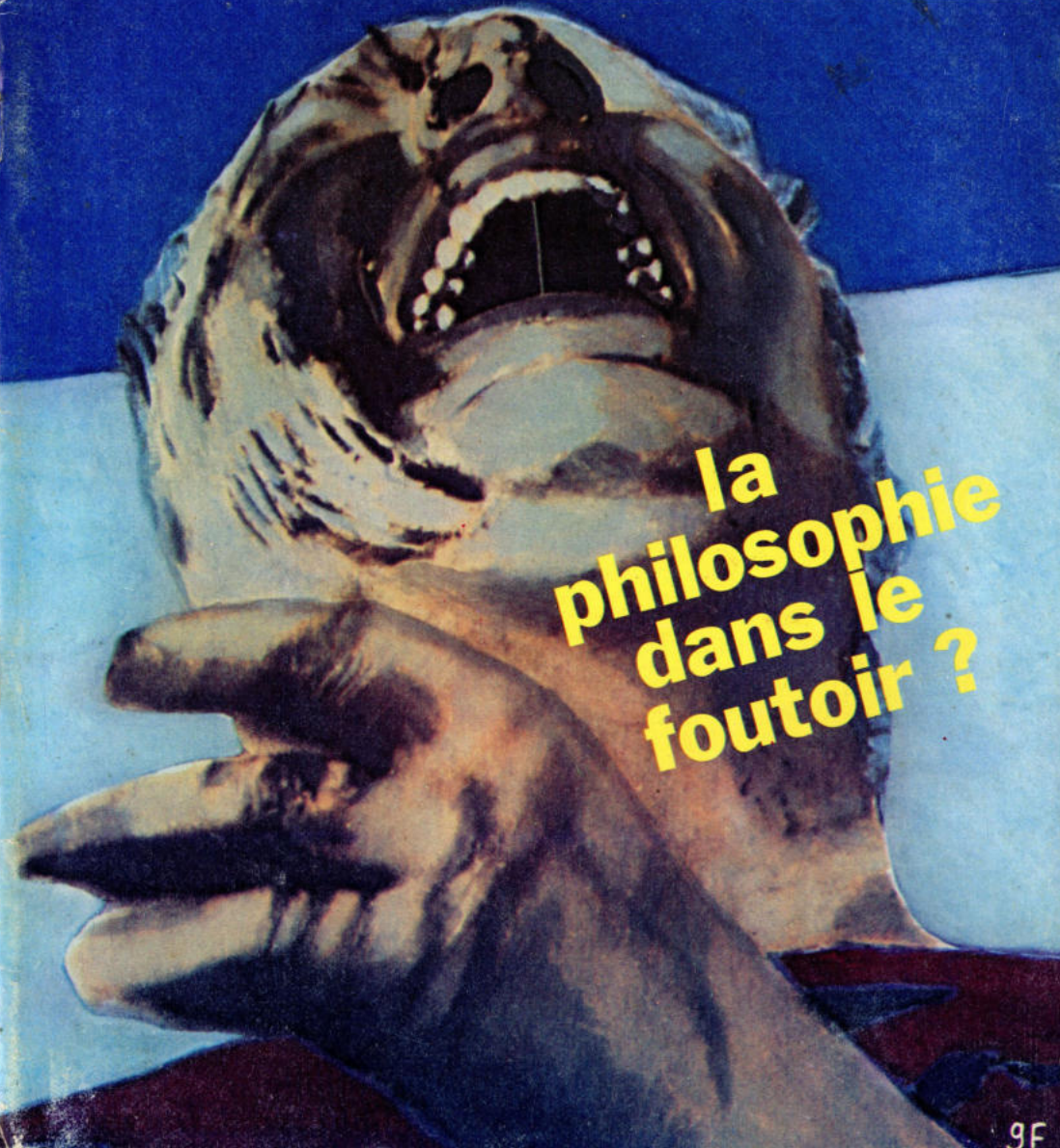


l'écho des savanes 36



la
philosophie
dans le
foutoir ?

l'écho des savanes

11, RUE PORTEFOIN
75003 PARIS. TEL : 272.14.80

RÉDACTION

RÉDACTEUR EN CHEF : Mandryka

COMITÉ DE
RÉDACTION :

Thierry Benoit

Patrice Bollon

Yves Got

Jean Rouzaud

ANALYSE

POLITIQUE :

Jean-Louis Tristani

MAQUETTE :

Jean Rouzaud

Nicolas Geron

PROMOTION

Françoise Mandryka



ÉDITIONS DU FROMAGE

Sarl au capital de 21 000 F - Siège
social : 17, rue d'Odessa 75014 Paris.

Rédaction : 11, rue Portefoin 75003
Paris - Tél. 272.14.80. 271.59.59.

Imprimé par INTERGRAFICA (MILAN).

PRINTED IN ITALY.

Photocomposition et photogravure noire :
Presses Maubert. Commission paritaire 56 599.

Le dépôt légal est fait à parution (4^e trim 77).

Diffusion NMPP - Directrice de la publica-
tion : Danièle Juffet. E.D.F. Tous droits ré-
servés. Les manuscrits et les bandes envoyés
spontanément ne sont pas forcément renvoyés.



E C C E

La BD commence à avoir une histoire. Depuis toujours, il n'y a eu d'histoire que, de la liberté, qui ici prend le chemin du rêve des images.

MAIS A QUOI REVENT LES DESSINATEURS ?

Au temps archaïque de la BD, le dessinateur était en Europe l'artisan décorateur des officines chrétienne et communiste ; il imageait l'inconscient des gladiateurs de la décadence.

Dans les années 60 il s'est affranchi de cet esprit de maisonnée. Il devint auteur ; quelques fois star ; plus rarement artiste. La dominante dans ce changement est au gris.

Assurément ça cause énormément, chère Madame, dans les bulles... mais le dessinateur en quittant son anonymat, n'a pas pour autant retrouvé la cité. A la ville il est seul. La nécessité du travail le met à la fois face à un rédacteur en chef et devant la honte de la plus-value : et tout cela le renvoie à la douceur angevine de ces rêves d'autonomie phallacieuse.

C'est pourquoi à l'Echo plusieurs personnes essaient d'articuler la structure légale du journal de sorte que l'obstacle de la servitude disparaisse, et que le travail graphique, qui fait fièrement appel aux expressions du franc parler de tous, aboutisse à un discours sur notre siècle qu'un déclin menace.

E C H O



SOMMAIRE

- 4 De la punkitude en matière de philosophie.
BOLLON TRISTANI
- 19 Descartes et sa bonne
LAUZIER
- 20 Vérité en deça des pyrénées
VEYRON
- 26 Je n'aime pas mon prochain et c'est très bien
ROUZAUD
- 29 Paroles sans images
THARBES
- 32 « Et Zarathoustra parla ainsi au peuple »
EPISTOLIER NICOLAS
- 37 L'organe du frôlement prolétarien
MANDRYKA
- 48 Les derniers résultats de la bourse culturelle
NICOLAS
- 50 Les couperets de l'aube
DUVEAUX
- 54 Sont-ils beaux ?
ROUZAUD
- 58 Ce mythe du un qui nous hante et nous rend fou
Interview : ROUSTANG
BOLLON ROUZAUD
- 64 Ray Banana
BENOIT
- 71 Le concubin Bitu
LARSAN MANDRYKA
- 76 Rochette Baltimore héros malgré lui
ROCHETTE (dessin) ; A NODIN

ont
participé aussi à
ce numéro :

Bousseau
Bretonnelle
Chapiron
Doré
Got
Hogarth
Léandri
Loulou
Olivia
Pellos
Roquemartine

La couverture est de :
Herbert Wolfertz.

l'écho des savanes

La Philosophie dans le Foutoir ?

Page 4

Triste monde ! Il n'y a



plus de révolution heureuse, les modèles ont tous failli et nous voilà condamnés à errer sans points de repère... Sur ce thème, Patrice Bollon fait un rapprochement inattendu : serait-on à l'heure de la philosophie « punk » ?

Page 58 Interview de François Roustang

François Roustang, psychanalyste renommé, membre de l'école lacanienne, est à sa manière, un « dissident ». Il dit et il écrit que la psychanalyse est devenue une religion et que, créée pour faire parler, « elle aboutit à faire taire ». Bref, c'est un empêcheur de psychanalyser en rond, ce qui n'est pas de tout repos. On l'insulte, on l'attaque, ou on tente de l'annexer. Pour notre part, nous sommes allés simplement l'interviewer.

Page 20 Vérité en deça... de Martin Veyron

Martin Veyron remonte aux sources de la philosophie. Ça manque de nanas, mais c'est une bande philo, pas phallo.

Page 54 « Sont-ils beaux » ? de Jean Rouzaud

Ils tiennent le haut du pavé de l'expression théorique, le pessimisme délicat et le désespoir à la bouche... Ils sont les vedettes du prêt-à-penser d'Automne 77... Qui ça « ils » ? « Les nouveaux philosophes ». Mais, au fait, sont-ils beaux ?

Jean Rouzaud illustre les pages-publicités du « Penseur Français ».

Page 64 Ray Banana de Benoit

Tôt ou tard, vous vous retrouvez à la page. On ne peut pas échapper à Ray Banana. R.B. est vide. R.B. est en creux. R.B. est bionique. R.B. est la somme de tout ce qu'on y projette. Belle Telephone System, Shepard Elevators, General Foods, Benoit, Mao Tse Tung et d'autres vous racontent son histoire éternellement recommencée.



Page 50 Peine de mort - Duveaux

Ce qui le tue dans la vie, c'est la mort. Et ça lui fait beaucoup de peine. Ne lui demandez pas pourquoi, vous lui épargnerez la peine d'y répondre.

Page 19 L'invité du mois - Lauzier

de la punkitude

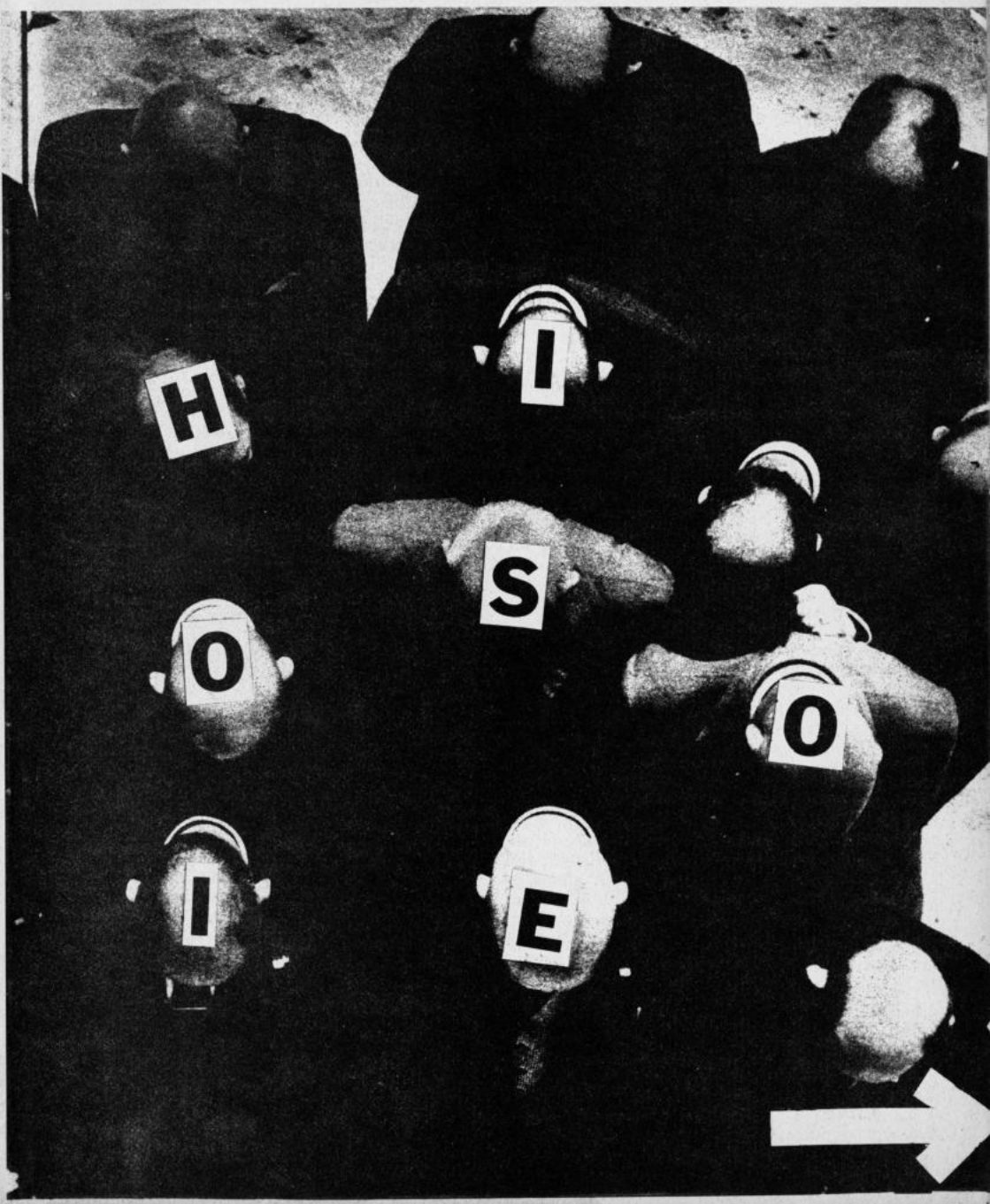
patrice bollon

jean-louis tristani



Tristani s'arrachant à la
pesanteur idéologique

en matière de



Chronique des années de crise.

1977 : un vent de désillusion souffle sur la pensée philosophique : André Glucksmann fait une plongée dans les enfers totalitaires du marxisme-goulag ; Bernard-Henry Lévy se pose comme « LE » philosophe du pessimisme intégral ; quand à Jean-Paul Dollé, il hume « l'Odeur de la France » – charnier de ses illusions révolutionnaires d'où monte un âcre parfum de décomposition...

Echos des Savanes

1^{re} FRAPPE E

Egyptienne.

Chronique des années de crise.

Ce phénomène n'est pas limité à la seule philosophie. Il touche aussi la littérature : François Bott publie un « *Traité de la désillusion* » ; on réédite Cioran, le moraliste misanthrope du « *Précis de décomposition* » ; enfin, la lucidité désespérée d'un Bukowski a remplacé l'enthousiasme angélique – un rien enfantin – des Kerouac et des Ginsberg... Bref, c'est la déprime de la pensée, le Grand désenchantement du monde. Et ce ne sont pas les événements politiques, qui vont lui donner tort : à deux doigts d'un pouvoir tant convoité, l'Union de la gauche se rompt, aux risques de « désespérer Billancourt » ; le Gauchisme s'enlise ou, pragmatiquement, se rapproche d'un PCF plus libre de ses mouvements ; quant à l'Underground, il ne vit plus que sur ses souvenirs et les recueille pieusement dans des Almanachs...

Et pourtant, rappelons-nous. C'était il n'y a pas si longtemps, c'était en 1972.

1972 : c'est l'année du Gauchisme flamboyant. Depuis 68, la Révolution se conjugue sur tous les modes : trotskyste,

maoïste, anarchiste ; révolution d'Etat ou révolution spontanée ; communisme des partis ou communisme des conseils ; bouleversement politique ou changement de la vie quotidienne... Parallèlement, l'Underground fait une percée. Cette année-là, « *Actuel* » publie un « *Guide de l'Underground en France* » : 80 pages d'adresses et de renseignements divers sur les communautés, les crèches sauvages, les circuits parallèles de nourriture, d'information, etc... Bref, Dieu était mort et tout était possible : les communautés annonçaient la mort de la famille, les hallucinogènes allaient nous permettre de connaître nos vrais désirs et la route de nous dégager des déterminations culturelles occidentales... Dans les milieux intellectuels, c'est la retombée des événements de Mai 68 : le marxisme, même décapé de ses éléments idéologiques par les bons soins du Docteur Althusser, semble un brouet un peu fade. On redécouvre Reich et la subversion par le désir : si le prolétariat allemand en a appelé au fascisme, c'est qu'il le désirait inconsciemment. Mais, on ne se laisserait plus faire : la libération sexuelle allait tuer définitivement l'opprimé qui sommeille en nous et c'en serait fini à jamais de la servitude. Deleuze et

Guattari théorisent cette attitude dans « *l'Anti-Œdipe* » ; Cooper publie « *Mort de la famille* » ; Quant à Jean-Paul Dollé – toujours le même –, il clame à qui veut l'entendre son « *Désir de Révolution* ».

1972-1977 : cinq ans seulement, mais c'est comme si un siècle s'était écoulé... Tour à tour, les « modèles » se sont effondrés : après les témoignages des dissidents, l'U.R.S.S. n'est plus la Patrie-du-Socialisme-radieux ; ailleurs, en Chine, les révisionnistes d'hier sont devenus les Maîtres d'aujourd'hui. Quant à la société libérale, elle a trouvé dans les contestations des années soixante un moyen de renforcer sa cohésion : Ceyrac et Séguy découvrent EN MÊME TEMPS les vertus de l'autogestion, l'écologie devient un argument électoral et la « révolution sexuelle » une entreprise de sauvetage de couples en difficulté. Enfin, le goulag que l'on croyait à jamais réservé aux pays de l'Est, frappe à nos portes. Qu'est-ce que Stammheim, la prison-modèle de la bande à Baader, sinon le Goulag plus l'électricité ?

Comment s'étonner alors qu'à l'enthousiasme révolutionnaire succède le pessimisme : voici venue l'ère de la punk-philosophie. ►



La technologie douce du Totalitarisme

1975, en Italie : la « question communiste » agite la classe politique. Il faut dire que le PCI s'est lancé depuis peu dans une nouvelle stratégie de conquête du pouvoir : refusant les tentatives putschistes du léninisme, le PCI mise sur le « Compromis Historique », c'est-à-dire sur l'alliance avec la Démocratie chrétienne au pouvoir depuis 20 ans.

Un livre paraît, qui circule d'abord sous le manteau. Son titre ? « *Véridique rapport pour sauver les chances du capitalisme en Italie* ». Son auteur ? Un dénommé Censor, un pseudonyme. Un style aristocratique, hautain, qui jongle avec les références les plus raffinées : Machiavel, Clausewitz et le Cardinal de Retz. Quant à ses thèses, c'est le scandale : il n'y a pas, dit ce livre, de question communiste en Italie, car la bourgeoisie a perdu sa puissance d'illusion qui faisait d'elle jusqu'à présent un maître incontesté. Elle doit donc s'allier avec le PCI, seule force d'ordre capable de remettre l'Italie au travail. Quant aux syndicats, ils sont devenus de précieux auxiliaires du pouvoir, sur lesquels le conservateur éclairé doit s'appuyer, afin de « sauver tout ce qui mérite de ne pas être détruit ». Alors les interprétations fusent quant à la véritable personnalité de cet écrivain. Ça ne peut être qu'un politicien de droite, bien introduit dans les sphères du pouvoir. On cite le nom d'Agnelli, le PDG de Fiat ; on croit reconnaître tel leader centriste, mort récemment ; etc...

Enfin, la vérité éclate : c'est une mystification, dont l'auteur est un certain Gianfranco Sanguinetti, rescapé italien de l'Odyssée situationniste.

Que toute une classe politique ait pu être bernée par une mystification aussi « grossière », voilà qui en dit long sur la véracité de ses thèses. Loin de correspondre au cas particulier de l'Italie, ce livre donne peut-être la clé de l'évolution politique des démocraties occidentales : pour

les gouvernements, le plus grand danger n'est plus dans la contestation institutionnelle entre partis de gauche et partis de droite – grand spectacle qu'offre la classe politique tous les 5 ou 7 ans aux électeurs –, mais dans le surgissement de l'inorganisé. L'Allemagne, pays efficace, a compris cela bien avant Censor. En résulte un totalitarisme doux, sur-organisé, qui n'assure la paix aux « bons citoyens » qu'en écrasant les demandes marginales : une sorte de Goulag climatisé, sur fond de musique de super-marchés. Ne reste plus alors aux demandes marginales que le canal d'expression de la violence : le terrorisme est l'exact reflet de ce totalitarisme sans bavures.

« Les libertés ne prospèrent que dans un corps social malade », disait déjà Cioran. C'est dire que la transparence totale de la société mène à la tyrannie et que seule une certaine opacité peut préserver les libertés individuelles. Voilà de quoi nous faire aimer une certaine forme d'inorganisation, que l'on nomme habituellement « Société libérale ».

La pensée dans l'impasse

Alors ? Si le socialisme mène au goulag, si la révolution est impossible et si tout appelle un renforcement des pouvoirs, que faire ?, sinon désespérer et tenter coûte que coûte de freiner la marche de la société vers le totalitarisme.

C'est précisément ce que va dire Bernard-Henri Lévy. Et son raisonnement a quelque pertinence, si l'on accepte ses hypothèses de départ. Au commencement, dit-il, est – non pas le Verbe –, mais le Pouvoir. Donc, pas de Société sans Pouvoir et, par conséquent, pas de discours, pas de désirs qui ne soient eux aussi, des produits du Pouvoir. Dès lors, toute démocratisation, c'est-à-dire toute intégration du désir des dominés dans la politique de l'Etat ne peut que renforcer le Pouvoir, car du même ne surgit jamais que le même. Ainsi,

les pensées de démocratisation ou d'humanisation de la politique – et particulièrement, le marxisme – sont-elles vouées à renforcer la servitude et à tracer le chemin de la « *Barbarie à visage humain* ». En bref, pour B-H Lévy, l'enfer totalitaire est pavé des meilleures intentions démocratiques.

Ne reste plus alors au philosophe lucide qu'une solution : se désengager du monde et en appeler à une Transcendance – Dieu ressuscité pour Clavel, une Morale politique pour Lévy –, qui puisse limiter les excès du pouvoir des hommes et offrir une butée à son extension totalitaire. C'est oublier que l'Eglise a fait naître l'Inquisition, Goulag du Moyen-Age et que la Morale justifie tous les crimes d'Etat. Bref, les nouveaux philosophes nous conduisent dans une impasse, où ils ont bien l'air de se complaire...

« Après Marx, penser... », traitait récemment la revue « *Projet* », et il est de fait que la théroie politique va devoir faire ce qu'elle n'a jamais fait jusqu'à présent : IMAGINER, penser par elle-même, sans attendre la solution miracle d'un quelconque « maître penseur ». Car ce sont les référents mêmes sur lesquels était fondée jusqu'à présent la pensée du changement politique qui s'effondrent : l'idée de Révolution, c'est-à-dire l'idée d'une rupture constitutive de la société nouvelle ; l'idée du Parti, c'est-à-dire, celle d'une Vérité scientifique du développement de la Société ; l'idée de l'Etat, c'est-à-dire la recherche d'Unité à tout prix.

Et alors ?, diront les uns : à période de crise, pensée de crise ! et puis tout cela, diront les autres, ça n'est que de la philosophie ! Mais on n'a jamais remplacé l'analyse par une insulte, fut-elle bien placée. Et quand la philosophie s'intéresse de près à nos libertés, une urgence s'impose : que nous devenions TOUS philosophes.

Patrice BOLLON

LA LANCIA DES
"NOUVEAUX
PHILOSOPHES"
ROULAIT À
TOMBEAU OUVERT
... LES EMMENANT
VERS UN DESTIN
INÉLUCTABLE ...



MARX EST MORT. QUANT
À FREUD, IL N'EN A PLUS POUR
BIEN LONGTEMPS...



LE RÉVEIL
EST BRUTAL : LE
SOCIALISME EST
UN CAUCHEMAR ET
LA RÉVOLUTION
IMPOSSIBLE...

OUI, NOS
RÉVOLTES N'ONT
SERVI QU'À
STABILISER LEUR
SOCIÉTÉ.



EN CHINE, LES
RÉVISIONNISTES
D'HIER SONT
LES MAÎTRES
D'AUJOURD'HUI

LE MONDE EST DÉCIDE-
MENT TROP FADE.
DÉSESPÉRONS DE TOUT!
C'EST LA SEULE FAÇON
DÉSORMAIS D'ÉPROUVER
UNE PASSION!



QU'AVONS-
NOUS
À PERDRE ?

LES FOUS !
LEUR
DÉSÉSPOIR
LES MÈNE
DROIT À LA
MORT !



ON NE PEUT PLUS COMPTER SUR EUX.
VA-T-IL DONC FALLOIR DEVENIR TOUS
DES PHILOSOPHES ?



CHAP. 2 : où l'on voit la liberté briller de tous ses feux lorsque la philosophie la sertit.

LA PHILOSOPHIE... ?

Eh bien, c'est un singulière histoire qui a vu le jour en Grèce pour la première fois vers le VI^e siècle avant J.-C., a connu une incomparable efflorescence chez Socrate, Platon et Aristote, le plus grand philosophe jusqu'à aujourd'hui, pour péricliter peu après la mort de ce dernier ; qui a trouvé un écho amorti dans la Rome cicéronienne, pour sombrer sous l'empire ; qui a ressurgi lors de la Renaissance florentine chez Machiavel et Galilée, puis en France chez Descartes et chez Montesquieu et en Allemagne chez Kant, le plus grand philosophe des temps modernes ; qui a faibli sous Hegel et Marx mais s'est maintenu chez Schelling ; qui a repris enfin vigueur chez Nietzsche et forme chez Heidegger, le seul philosophe de notre siècle jusqu'à présent.

J'ai délibérément souligné les moments forts de cette histoire pour en faire ressortir le caractère étrangement discontinu. Entre ces moments forts, il faut placer une sorte de « tissu conjonctif » plus ou moins serré dont les œuvres de la génération de M. Foucault fournissent une illustration très actuelle. Les « nouveaux philosophes » accentuent simplement le relâchement de ce tissu jusqu'aux limites de l'indistinction. M. Foucault s'est précisément imposé comme le théoricien de ces tissus conjonctifs avec toute l'habileté et la rouerie de son grand talent. Il y a inclus des ordres discursifs que nul n'avait songé avant lui à examiner avec cette attention. Ce faisant, il donne autant de relief à la moindre archive de police qu'à une page de la *critique de la raison pure*... c'est un jeu de l'esprit très fascinant... « Le désert croît » écrivait Nietzsche. Effectivement : le nihilisme devient la philosophie elle-même. Le phénomène n'est en rien nouveau. K. Marx faisait lui aussi partie de ce tissu conjonctif qui relie Kant et Schelling à Nietzsche. Illusionné par le détournement hégélien de Kant, il en a conclu et proclamé la mort de la philosophie. Avec son incontestable talent d'économiste et de chef révolutionnaire, il a apporté des matériaux considérables pour la philosophie sans être à même de développer par lui-même une interrogation philosophique véritable qui suppose un mode d'articulation spécifique entre le multiple et l'un esquissé dans le *sophiste* de Platon. Cette carence a préparé la voie aux modernes totalitarismes de l'Est. Chez les Athéniens, enfin, l'enseignement « conjonctif » brillant et réputé des grands sophistes amis de Périclès a joué un rôle déterminant dans la construction de « l'impérialisme » athénien comme dans le déclenchement de la guerre du Péloponèse qui en a résulté. Thucydide, qui demeure le plus grand historien occidental, est à cet égard on ne peut plus net. Cette guerre a entraîné l'irréversible déclin de la liberté grecque. L'enfer philoso-

phique « conjonctif » est, ni plus ni moins que les autres, pavé des meilleures intentions.

Amalgamer Fichte, Hegel, Marx et Nietzsche est un tour de passe-passe. Fichte et Hegel, cherchant à « dépasser » Kant, sont retombés dans l'ornière de la théologie judéo-chrétienne. Marx a développé une métamorphose communiste du judéo-christianisme selon une procédure qui n'a pas encore été expressément démontrée. Seul Nietzsche, après Schelling, dont A. Glucksmann ne dit rien, a repris et prolongé le mouvement d'arrachement par lequel Kant avait libéré la philosophie de la tyrannie théologique chrétienne. Il l'a fait selon d'autres voies que celle de Kant, en renouant esthétiquement avec les Grecs. Heidegger, tout près de nous, a canalisé l'éruption nietzschéenne en la faisant communiquer avec la philosophie aristotélicienne.

L'argument des *maîtres-penseurs* est un contre-sens historique et philosophique. S'il y a un maître qui parle par Hegel, Fichte et Marx, c'est toujours Yahvé, le vieux despote que les Hébreux se sont forgés pour « dominer les nations ». Quant à la pensée, je déclare tout simplement ceci : l'expérience que j'ai des grands penseurs du passé est aux antipodes de celle d'A. Glucksmann. Vivant à leur contact presque quotidien pendant de nombreuses années, j'ai peu à peu découvert, grâce à eux, le parfum, la musique et le goût fantastique de cette liberté dans laquelle se sertit la moindre pensée véritable. Un penseur, un vrai, est tout le contraire d'un « Maaître ». Sinon pour les sots, c'est-à-dire pour ceux qui refusent de penser.

Je mesure ce que cette périodisation de l'histoire philosophique comporte d'inhabituel. Je dirai, pour l'étayer, que les trois moments philosophiques que j'ai retenus sont tous entrelacés à l'histoire, tout aussi discontinue, d'une expérience politique : l'expérience des aristocraties et des démocraties occidentales. La pensée de Socrate, Platon et Aristote est indissociable de celle de la

démocratie athénienne. Celle de Machiavel et de Galilée est tissée dans l'histoire des républiques de l'Italie du Nord, celle de l'idéalisme allemand entretient une relation privilégiée à l'histoire de la révolution française. Cela signifie que la philosophie, et le philosophe, prennent leur enracinement dans une expérience historique qui est d'une façon ou d'une autre, celle d'une liberté politique aussi fragile et limitée soit-elle. La liberté politique que les grecs inventèrent est l'air dont le philosophe a besoin pour respirer. Que cet air vienne à manquer, le philosophe, et avec lui la philosophie, ne tardent pas de s'asphyxier. Il suffit pour cela que le régime politique glisse dans la tyrannie. Malgré l'extraordinaire résistance de Démosthène, Philippe de Macédoine et son fils Alexandre le Grand étouffèrent la philosophie en même temps que la liberté grecque, Auguste, le timide renouveau cicéronien, les derniers Médicis firent taire l'incomparable souffle machiavélien. Quant à la Russie, entre le dernier des Tsars et Lénine, il n'y eut pas d'interstice pour la philosophie. Dans l'Allemagne hitlérienne, Heidegger dut parler un certain temps par énigmes...

A l'ouest cependant, le maintien, fragile et fluctuant, de la liberté politique a sauvegardé la possibilité minimum d'une respiration philosophique. Cet article n'aurait pu paraître sous la tyrannie nazie, il est impubliable dans les pays de l'Est comme au Chili. Bien sûr il arrive souvent que sous la tyrannie quelques hommes se souviennent de la liberté et que cela les entraîne à penser. C'est quelque chose de cet ordre qui, à dû se produire pour Soljénitsyne. Il a fait face avec le christianisme a exercé sur les esprits une contrainte tout aussi pénicieuse et oppressive, voire même sur les corps. Pour une part qui n'est certainement pas négligeables, le christianisme a préparé pendant des siècles les esclaves volontaires qui ont fourni les boucheries de Staline. Or cela, depuis Nietzsche plus personne ne le dit. Quarante années de tyrannie chrétienne au Portugal conduisent ce pays tout droit dans les pattes du communisme le plus réactionnaire, et ou du socialisme le plus indistinct. Inversement le



socialisme à la Allende a entraîné le Chili sous les horreurs du général Pinochet. Qui ne voit dans ces pures renversements la fascination mortelle d'adversaires qui se ressemblent ? Comment se fait-il que nous ayons un tel bandeau sur les yeux ? Certes, comparer Paul VI, qui est la douceur même, avec Staline ou Pinochet semble à première vue manquer de mesure. Le christianisme est devenu en Occident une charmante vieille dame, très digne, qui écoute et comprend d'autant mieux qu'elle est devenue sourde : une toute autre dégaîne que la bête Staline. Pourtant Staline a été pour l'Occident, au même titre que Pie XII, le successeur des apôtres, il en a repris l'exacte prérogative : l'infailibilité. Qu'on relise l'histoire des années 50 en France pour refaire dans le détail le chemin des rondes aveugles où se sont complus bon nombre d'intellectuels et l'on comprendra comment l'infailibilité pontificale s'est transmise dans l'infailibilité du Parti, c'est-à-dire, à cette époque, celle de sa sérénité Momo Thorez. C'est du grand guignol. M. Merleau-Ponty et R. Aron ont gardé la tête froide. J.-P. Sartre, qui était un peu le « nouveau philosophe » de l'époque, a singulièrement manqué de présence d'esprit en alignant des affirmations du genre : le marxisme est « l'indépassable philosophie de notre temps », etc (1). Propos qui ont tout simplement contribué à obnubiler une génération, la mienne, qui n'avait vraiment pas besoin de cela. Son intervention philosophique fondamentale a consisté en une simple chose : ne pas entrer au Parti communiste. C'était déjà énorme pour l'époque. Avec l'influence qu'il exerçait sur les esprits, il est difficile de mesurer l'espèce de catastrophe qu'aurait été pour la France l'adhésion de J.-P. Sartre au parti communiste.

Si le christianisme a perdu son despotisme tranchant, c'est tout simplement parce qu'il est en train d'agoniser. Comme l'histoire nous en donne maint exemple, il ne convient pas d'attendre la mort du despote pour prendre le pouvoir. Communisme, socialisme et anarchisme sont à la cure pour la curée ; ils parviennent à occuper dans les esprits le trône vacant, avec des fortunes diverses, et des dégâts constants. Par le fait même, la cause de la liberté est renvoyée à demain, c'est-à-dire au Grand Soir. Mais voilà, il y a ceci d'incontournable avec la liberté : elle se prend tout de suite, ou elle ne se prend jamais.

Est-il alors possible de voir, c'est-à-dire de concevoir, cette relation entre la liberté politique et la philosophie ?

Les Grecs étaient des hommes qui ne croyaient pas en leurs dieux comme les Juifs, les musulmans, les catholiques et les protestants croient en le leur. Ulysse s'était attiré la mauvaise humeur de Poséidon, mais Athéna déjouait les pièges que le dieu au triton ourdisait contre le protégé de la déesse aux yeux pers. Nietzsche explique cela en une phrase : « la liberté que l'on reconnaissait à tel dieu contre d'autres dieux, on finissait par se l'accorder à soi-même contre les lois, les mœurs et contre les voisins » (*gai savoir*, n° 143 « De la plus grande utilité du polythéisme », 10/18, p. 222). Nietzsche a fait faire un pas décisif à la philosophie en incitant les philosophes de l'avenir à être des « philologues », c'est-à-dire des gens qui aiment et étudient les langues humaines. Il a tracé la voie dans la nais-

sance de la tragédie. Il y manifeste avec une force incomparable comment cette philologie est ce qui lui a permis de renouer avec l'ancienne sensibilité grecque. Nietzsche a perçu jusqu'à la folie combien le judéo-christianisme, qu'il ne cesse d'appeler une religion d'esclaves, a dans l'ensemble empêché l'humanisme classique de sentir la moindre étincelle de vie du monde grec, de ce monde splendide qui a donné le jour à la liberté politique. Nietzsche a souligné la corrélation entre polythéisme et liberté, mais il ne put l'approfondir. Il devait échoir à un philologue exceptionnel de rassembler avec une minutieuse rigueur les matériaux qui permettent aujourd'hui de confirmer et de prolonger l'intuition fulgurante de Nietzsche. Georges Dumézil s'est fait le philologue comparatiste des religions indo-européennes ; ses livres depuis 1938 sont les étapes d'une bouleversante aventure, au cours de laquelle il a progressivement mis à jour l'organisation très simple et très rigoureuse de l'univers polythéiste qu'ont en commun la plupart des peuples indo-européens : Indiens du Rig Veda, anciens Latins, Germains, Irlandais, Scandinaves, etc. Le système conceptuel qui régit l'univers divin de ces peuples comporte trois termes articulés entre eux par diverses relations : 1) Un ou deux dieux souverains (Jupiter chez les Latins, Mitra et Varuna chez les Indiens) soutiens de l'ordre cosmique religieux et politique ; 2) un ou plusieurs dieux guerriers (Mars, chez les Indiens : Indra et ses acolythes) ; 3) plusieurs dieux de la richesse et de la fécondité.

Les relations entre souveraineté, guerre et l'ensemble que forment richesse et fécondité varient sensiblement d'une tradition à l'autre. De façon générale, une certaine affinité associe souveraineté et guerre pour l'opposer à la troisième fonction économique. « L'intendance suivra » disait Charles de Gaulle. Le roi indo-européen type est issu de la caste guerrière. Napoléon Bonaparte et le Général de Gaulle en sont des illustrations proches de nous. Un examen de leur œuvre politique aussi bien que littéraire manifeste bien vite que ce caractère n'est aucunement fortuit.

Il y a bien d'autres combinaisons possibles. Les inventories furent précisément la tâche par excellence que se donnèrent Socrate, Platon et Aristote. Le fait est d'autant plus remarquable que les Grecs furent les seuls indo-européens, ou presque, à abandonner le système théologique tripartite. Les dieux grecs ne se laissent pour ainsi dire pas ranger selon la répartition dumézilienne. Chacun d'eux émerge plus ou moins aux trois registres. G. Dumézil avait très vite senti et expliqué que le panthéon trifonctionnel développait la conception que les prêtres anciens se faisaient de leur propre société. L'histoire des dieux, la mythologie, est l'histoire idéale des hommes telle qu'ils se la représentaient. En se guidant sur ce lumignon, G. Dumézil s'est habitué à ne plus chercher d'« histoire » dans les légendes relatives à la fondation de Rome. Ces récits sont encore trop conformes au modèle théologique tripartite c'est-à-dire trop beaux pour être honnêtes... En ce qui concerne la grande épopée indienne du Mahabharata, Stig Wikander a fait la même démonstration.

L'originalité des Grecs est d'avoir transformé ce système théologique en système anthropologique, c'est-à-

LA PHILO A L' HEURE ZERO

Voilà que je me réveille dans la nuit
et tout ce dont j'ai envie
c'est quoi?

de l'amour baby
et un max de choses mec
ouai des pieds à la tête
un tas de gadgets
pour remplir ma vie
ce dont j'ai envie
c'est toi et prendre un taxi

écouter du rock
bien speedé
et avoir du blé

tous les autres j'en ai rien à foutre
tout c'que j'veux c'est qu'tu m'écoutes

c'est la philo
à l'heure zéro
c'est qu'tu me flashes
avec ton fil barbelé

j'men met partout
les gens m'crois fou

c'est la philo
à l'heure zéro
du rock bien speedé
couvert de barbelé
défense d'approcher
c'est ça la philo
à l'heure zéro
c'est s'amuser
et toi enrober
de fil barbelé



OLIVIER CLAVEL



dire, selon nos découpages actuels, psychologique et politique. L'âme humaine est divisée en trois parties : intellectuelle, irascible et concupiscible. Il en va de même pour la cité dans la *république* de Platon une partie qui exerce la souveraineté, une qui s'occupe de la guerre, le reste vaque aux diverses activités économiques nécessaires à la vie de la cité. Le système conceptuel qui permet le va-et-vient de l'âme individuelle à la constitution de la cité est celui des vertus : sagesse, courage, tempérance, qui sont chez Platon les « Idées » par excellence. Platon les pense encore dans un monde séparé, qui a gardé un caractère divin. Ceci n'a cessé d'intriguer les modernes. En effet, les anciens dieux souverains affleurent encore sous la masque de la sagesse, les dieux guerriers sous celui du courage, et ceux de la richesse et de la fécondité sous les grimaces de la tempérance. Ne disposant pas de ces éléments philologiques, Nietzsche, avec toute l'ironie lucidité de son génie, s'est malgré tout laissé jouer par Platon. Il révèle ça et là envers ce dernier une véritable mauvaise humeur. Il va même jusqu'à appeler Platon « ce sémite d'instinct... »

Chez Socrate, très vraisemblablement celui qui a opéré cette fantastique transmutation, la théorie politique occidentale est définitivement constituée. Et avec elle la philosophie toute entière, car l'articulation de ces « idées » pose en effet toute une série de problèmes d'ordre mathématique, logique et ontologique. Platon, après Socrate, en a exploré le premier les grandes orientations avec une audace intensément poétique. Aristote a achevé l'appropriation humaine de ces idées en faisant éclater la gangue théologique où Platon les avait maintenues.

Cet événement gigantesque dans la pensée eut pour théâtre la démocratie athénienne.

Le discours de la philosophie occidentale provient ainsi d'un processus de conceptualisation du vieux système polythéiste indo-européen. Tout en l'ayant toujours su, nous n'avons cessé de le méconnaître en raison de nos habitudes monothéistes juives, islamiques et chrétiennes.

Mais, en même temps, la philosophie provient de l'expérience historique par laquelle les Grecs ont accédé à la liberté politique, les premiers dans l'histoire de l'humanité. Expérience aussi fragile que limitée puisqu'elle s'appuyait sur le maintien d'un esclavage important, privé et publié ; en outre elle excluait les femmes des décisions politiques. Quant à ce dernier point, Socrate et Platon ont pris cependant plus de deux mille ans d'avance sur leurs contemporains en affirmant l'égale aptitude des hommes et des femmes au gouvernement de la cité. Nos modernes féministes leur doivent une fière chandelle, sans s'en douter...

A l'expérience grecque, il faut immédiatement conjoindre l'expérience latine. La branche latine des indo-européens a elle aussi accédé spontanément à la liberté politique à partir d'une tradition religieuse, mythologique et épique, fidèle, cette fois, à la tripartition dumézilienne. La République romaine demeure jusqu'à aujourd'hui, l'expérience la plus longue d'une liberté politique. Machiavel montre avec une grande limpidité

qu'elle fut l'expérience politiquement la plus riche. Ceci nous entraîne irrésistiblement à constater que le polythéisme indo-européen a été le premier et sans doute le seul système religieux porteur de libertés politiques. Tout système philosophique véritable n'en a jamais été jusqu'ici qu'une renaissance conceptuelle. Il fallait pouvoir le dire avant d'envisager clairement et distinctement les remaniements, le remplacement ou la suppression de ces systèmes. Ceci permet en outre de ramener à sa juste nature la notion lacacienne d'*ordre symbolique* héritée de la bien confuse « sociologie française » fondée par E. Durkheim et son gendre M. Mauss, continuée par L. Levy-Bruhl, G. Gurvitch, Raymond Aron et C. Levi-Strauss – Les « Gentils » sociologues ont suivi bon gré, mal gré –.

Cet « ordre symbolique », qui désigne le langage, les règles juridiques, les systèmes de parenté, etc., c'est ce qui produit la cohésion de la vie. Pour nos sociologues et analystes, c'est un autre nom du *sacre*, au sens plus hébraïque que latin du terme, c'est un autre nom de cette Tora intangible dont ils n'arrivent pas totalement à se débarrasser. La philosophie, elle, vit dans ce que les Indiens ont appelé le *rta*, qui signifie : articulé, ajointé, et par suite, totalité articulée de l'étant, ordre cosmique. Le mot par lequel les Grecs nommaient les vertus, *arete*, est issu de la même racine, mais il restreint sa signification au domaine humain : c'est l'articulation et l'ajointement des hommes entr'eux. Vertu, en grec, préfigure déjà intégralement ce que nous embrassons avec notre droit constitutionnel, civil, etc. Voilà tout ce que brouille la notion, ambiguë, d'*ordre symbolique*. Tout le mouvement de la pensée de M. Heidegger aboutit à concentrer la méditation sur cet *ajointement* (*fuge et gefuge*) pour en faire le terme clé de l'ontologie : l'être, n'est-ce pas l'ajointement ? M. Heidegger a renoué, sans peut-être bien le savoir lui-même, avec la plus ancienne tradition indo-européenne dans ce qu'elle a de fondateur pour la liberté politique.

Avec l'*ordre symbolique* c'est aussi le concept même de *matérialisme dialectique*, plus voisin qu'il ne semble, qui vole en éclats ; les nouvelles tables de la Tora...

Les matériaux apportés par G. Dumézil vont désormais permettre à la philosophie de remettre à leurs places, plus modestes, les prétentions psychanalytiques aussi bien que sociologiques. Les interventions juïques dans la culture philosophique occidentale ne parviennent que bien fugitivement, de Spinoza jusqu'à nos jours, à se départir de l'a priori despotique et dogmatique qui fait le fonds de l'expérience historique juive. L'intervention freudienne, la plus significative de toutes, n'échappe pas complètement à cette règle, dans sa théorie comme dans sa pratique. C'est l'un des très grands mérites du livre de F. Roustang un *destin si funeste* que de commencer à le montrer (1).

Le monothéisme judéo-islamo-chrétien est arrivé à asservir pendant de nombreux siècles la philosophie en même temps que ces débuts de liberté. La philosophie est devenue dès lors plus ou moins prisonnière d'une « élite » qui n'en saisissait plus l'enjeu. A quelques ex-



Socrate
et Platon ont pris cependant plus de deux mille ans
d'avance sur leurs contemporains en affirmant l'égale
aptitude des hommes et des femmes au gouvernement
de la cité. Nos modernes féministes leur doivent une
fière chandelle, sans s'en douter...

Team :

ceptions près, que j'ai déjà mentionnées, mais que je répète, pour déjouer les confusions récentes : Descartes, Montesquieu, Kant, Schelling, Nietzsche et Heidegger. Avec de considérables variantes de l'un et l'autre, Fichte, Hegel et Marx sont d'abord des théologiens monothéistes avant d'être des philosophes.

M. Heidegger explique en partie le fait avec toute la clarté nécessaire dans son ouvrage sur Schelling (2), qui vient d'être traduit en français.

Les temps sont mûrs pour dire combien il est vital que la philosophie redevienne la chose de tous. Parce que la liberté de la cité en dépend. Les avatars historiques du marxisme et du fascisme sont là pour nous montrer que le moindre relâchement philosophique peut se solder par des millions d'assassinats et que ces idéologies favorisent l'accession au pouvoir de fous infiniment plus dangereux que ceux qui hantent les hôpitaux psychiatriques. Il est très important d'expliquer tout cela, car chaque citoyen est directement concerné. Pour réapprendre véritablement le b-a-ba de la liberté politique, il faudrait peut-être nous refaire pendant un certain temps une âme de païen polythéiste, c'est-à-dire imaginer que le divin est fractionné en pôles complémentaires, mais aussi conflictuels. La théorie de la division des pouvoirs en est la conceptualisation philosophique la plus pure. Aristote l'avait pressentie, mais c'est Montesquieu qui l'a formulée dans toute sa rigueur. *L'esprit des lois* est le plus grand ouvrage philosophique de langue française. Ce livre restera actuel tant qu'il restera des hommes libres. Hegel, prisonnier de son spinozisme et de son rousseauisme, n'en a pas saisi la portée, entraînant Marx dans son sillage. Dès les premières pages de *L'archipel du Goulag*, on perçoit les monstrueux ravages d'un pouvoir judiciaire à la botte du tyran.

L'EXPERIENCE... ?

A l'écho, le pouvoir a été remis en meso, au milieu, ainsi que disaient les anciens Grecs pour désigner le geste d'un homme remettant à ses concitoyens le pouvoir despotique dont il avait été investi par le Grand Roi. La possibilité nous est donc ouverte de mettre en place un véritable système politique. Mais lequel ? avec quels moyens ? A ces questions il est moins facile de répondre qu'il ne semble. Après une phase d'incertitude, il nous a semblé bon, dans un premier temps, de ré-investir N. Mandryka de la fonction exécutive de rédacteur en chef. Il a donc choisi, sous sa responsabilité, les membres du comité de rédaction. S'est formé ensuite un comité législatif à l'initiative d'Y. Frémion, composé de volontaires. Ses premières tâches seront de définir aussi rapidement que possible qui est « citoyen » à l'écho, d'envisager la création d'une instance judiciaire indépendante, d'aborder enfin le problème de la répartition du capital. Mais pour l'instant, avant d'y voir plus clair, nous convenons de fonctionner en monarchie. Ce pouvoir, il s'agira de le diviser, non pas pour le supprimer, ce serait de l'anarchisme complètement idiot, mais pour procéder à sa multiplication. Avec de l'Un, on ne fait jamais que de l'Un. Il faut donc bien commencer par diviser, pour multiplier ensuite. Proclamer abstraitement que l'Assemblée de l'écho est souveraine, serait de l'enfantil-

lage. Qu'est devenue la splendide souveraineté des assemblées du joli mois de mai ? Elle a eu autant de consistance dans l'histoire qu'en révèle aujourd'hui dans la pensée, la « nouvelle philosophie ».

Ce système traditionnel de libertés politiques mis en marche, il faudra examiner ensuite comment il s'articule avec la division du travail en fonction des compétences et des désirs de chacun. Je m'attends à ce qu'il se montre, tel quel, insuffisant. La théorie politique classique n'a jamais envisagé sérieusement l'articulation du pouvoir politique avec le pouvoir économique. Il nous faudra en explorer les avenues, inventer en évitant de faire trop de sottises. Il ne faut pas cacher que nous partons à l'aventure, qu'il y faut une curiosité, un sens du risque et des réalités, un goût pour la critique et l'ironie mutuelles, dont bien peu sont capables dans le train des affaires de ce siècle. L'enjeu philosophique, c'est-à-dire historique, des prochaines décades est d'ores et déjà l'ajointement du pouvoir politique et du pouvoir économique dans les entreprises industrielles. La sagesse et la prudence incitent à commencer par les petites, avant d'envisager les multinationales...

Si la philosophie est bien comme je le dis le moteur premier de la liberté politique, elle doit le montrer à nouveau dans l'expérience historique. Ici à l'ouest, nous avons des goulags d'un genre particulier : des goulags volontaires... Ce sont tout simplement les entreprises industrielles modernes dans lesquelles l'immense majorité d'entre nous passe le plus clair de sa vie éveillée et active. Ces entreprises furent à l'origine régies despotiquement par celui qu'on appelle aujourd'hui le pédégé. La propriété, privée ou publique, des moyens de production l'autorisait en effet à conduire les affaires plus ou moins selon son bon plaisir. J'emploie le terme « despote », comme le faisait Montesquieu, en le débarrassant de toute coloration affective. Il signifie alors le type bien précis d'un mode d'exercice du pouvoir. Ce despote peut se révéler en fait tout-à-fait charmant et généreux. C'est même beaucoup plus fréquent qu'on ne veut bien l'admettre, depuis que le mot « bourgeois » a été imposé comme l'insulte par excellence. Ce pouvoir despotique du chef d'entreprise fut maximum au début de la révolution industrielle. Depuis lors, s'est progressivement constitué un droit du travail.

Celui-ci n'a jamais remis en question le « principe » despotique lui-même, qui pour Montesquieu a nom la crainte. La crainte de Dieu est le commencement de la « sagesse » : pour les esclaves. Le droit du travail a légalisé et aménagé la relation salariale qui fonde le despotisme industriel. Dans un « contrat de travail », je vends mon temps de travail. Cela signifie que j'abdique pendant ce temps la prise en charge des objectifs de mon existence entre les mains d'un autre, en échange d'une somme d'argent. Il s'agit en fait d'autre chose : relisez la curieuse histoire de Jacob, acceptant de travailler pendant des années pour le compte de Laban en vue d'obtenir Rachel comme épouse... Le processus d'échange qui est au fondement du capitalisme ressemble à cette incroyable entourloupe biblique. Voilà certes des choses difficiles à dire et à entendre, mais comme il faudra bien vingt ou trente ans avant qu'elles soient évidentes, mieux vaut les énoncer tout de suite.

ANARCHY
IN THE
U.K.

ON EST
BIEN
ICI...

Ouais,
Y A DE
LA MUSIQUE

SUR
UNE
CHAÎNE
HAUTE
FIDÉLITÉ

AVEC DES
ENCEINTES
ASSERVIES
ÉLECTRONIQUEMENT

ET
C'EST QUOI
COMME
SÉRIULE?
COMMUNISTE?

EN TANT QUE SYMPTÔME,
LE PUNKISME EST LE RETOULÉ DU DESIR DE
SERVITUDE.

Le « contrat de travail » définit ainsi les droits de l'esclave volontaire moderne, pendant que le « contrat de société » formule les droits du despote plus ou moins anonyme qui possède ou contrôle le capital et dont le pédégé n'est plus, bien souvent, que l'exécutant. La séparation presque étanche entre ces deux contrats est l'obstacle juridique le plus massif à la liberté politique des citoyens dans les entreprises industrielles. De ce point de vue le droit français qui régit actuellement les sociétés commerciales risque fort d'être tout simplement anticonstitutionnel, c'est-à-dire contraire aux principes de liberté formulés dans l'article 38 de la Déclaration des Droits de l'Homme, le préambule de notre constitution politique, en légalisant dans le salariat une relation « d'infériorité économique, sociale ou politique » c'est-à-dire en fait de servitude volontaire temporaire. On ne peut montrer raisonnablement instituer la division des pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires comme fondement de la liberté des citoyens dans la société politique, et interdire aux mêmes citoyens de s'y conformer dans l'organisation de leurs « sociétés » commerciales et industrielles. Une authentique liberté politique ne peut coexister avec une servitude volontaire « économique », sans donner lieu à une sorte de schizophrénie collectives dont la paranoïa des conflits « sociaux » est le symptôme quotidien. Le maintien de cette servitude est en plus le meilleur soutien que les lois apportent à l'action des partis qui se disent communistes. Il n'y aura pas en Occident d'économie politique digne de ce nom, tant que cet abîme entre le droit constitutionnel qui régit l'Etat, et le droit civil qui régit les « sociétés » n'aura pas été franchi.

Mesurons ici que le recours aux nationalisations ne ferait pas bouger les choses d'un poil. Nationaliser revient à substituer au despote privé un despote public. Le fait que le pédégé émane des pouvoirs publics au lieu d'émaner du capital privé n'a pas la moindre incidence sur la nature despotique du pouvoir qu'il exerce ou représente. La nationalisation renforce la contradiction monstrueusement évidente entre une liberté politique formelle et une servitude économique de fait. Elle est une lamentable pirouette devant l'enjeu politique de notre histoire présente : celui de la conquête politique d'un authentique pouvoir et d'une authentique

liberté économique. Ici, attention ! L'expérience psychanalytique dans sa formulation lacanienne, nous enseigne impitoyablement qu'il est vain de demander ce que L. Bunuel appelle l'obscur objet du désir. Il en va rigoureusement de même pour la liberté. La liberté ne se demande pas, elle se conquiert, et ne cesse de se conquérir. C'est sur cette voie que nous nous avançons à l'écho, essayant de le transformer en une entreprise de femmes et d'hommes libres, gérant ensemble leurs affaires dans la légalité et l'efficacité. Le parcours est semé d'embûches innombrables. Nous avons les plus nombreuses chances de capoter en route, car nous allons nous accuser mutuellement, des plus noirs dessins... Chapon et Lucques ont déjà ouvert le feu : chacun de nous portera longtemps en lui un insatiable tyran, ou un anarchiste tenace – ce qui revient au même – prêt à saisir la moindre occasion de s'emparer du pouvoir d'une façon ou d'une autre. Notre seul espoir est d'arriver le plus rapidement et le plus rigoureusement possible à énoncer ensemble la loi à laquelle nous acceptons de nous soumettre pour accéder à la liberté, puisque la société dans laquelle nous vivons ne propose aucune loi qui ne soit ici menteuse, à savoir, qui ne cherche à justifier cet asservissement volontaire qu'est le salariat. Lorsque dans la cité la loi ment, la liberté des citoyens court les plus graves dangers...

Alors cher Carali, tu me demandais, en assemblée de donner une définition de la philosophie. Je ne peux faire autrement qu'énoncer celle que je crois la meilleure, en précisant qu'elle n'est pas la seule. Une philosophie, c'est un système de libertés. Pour Schelling, la philosophie était le système de la liberté (3). Je n'introduis qu'une légère transformation syntaxique. Je ferai mon possible pour m'en expliquer bientôt. De toutes façons, c'est infiniment plus important à faire qu'à dire... Ce système n'existe pas en dehors de l'action par laquelle nous l'inventerons, ensemble, au fil des jours, dans la façon que nous aurons de démêler les embrouilles de la servitude volontaire, avec le despotisme qui lui répond.

(1) L'essai de Schilling : *Recherches sur la liberté humaine*, Ed. Pagot.¹

(2) Ed. de Minuel, collection « Critique ».

(3) M. Heidegger, Schelling, Ed. Gallimard.



TRISTANI lançant la pierre
dans la mare aux nouveaux
philosophes .

act



JE PENSE DONC JE SUIS !..
HE, HO, MAIS... DIR-DONE,
C'EST BON,
ÇA !



JE PENSE DONC
JE SUIS ! MERDE,
HOU, LA, LA !..

...MAIS C'EST TOUT
SIMPLEMENT GENIAL !
GENIAL !!!



JE DOUTE DE TOUT ET JUSQU'À
DE MA PROPRE EXISTENCE !
MAIS SI JE DOUTE, JE
PENRE...

ET SI JE PENRE
DONC JE SUIS ! HO, LA,
C'EST PAS BEAU, ÇA ? !
HE, HE, HE !



ET SUR CETTE CERTITUDE
J'Y RECONSTRUIS TOUTE LA
PHILOSOPHIE !!!



TO PARIES QUE J'Y PROUVER
JUSQU'À L'EXISTENCE DE
DIEU AVEC MON TROU ? !
HEIN, HEIN ? ! PETIT
CANAILLOU, VA !

DESCARTES T'ES
GENIAL !



RENE DESCARTES, FON-
DATEUR DE LA PHILOSOP-
HIE MODERNE ..



WAGOOOOUUUUU !!!

SOCRATE, PLATON,
ARISTOTE, SAINT THOMAS
D'AQUIN... A' LA FOUSSELLE !
DESCARTES T'ES L'MEILLEUR !!!



JE PENSE DONC
JE SUIS... ÇA A L'AIR TOUT
BON, SI TU FAIS PAS GAFFE...
BEN, NOÏ, MON BON MESSIEUR,
AVEC CE MACHIN J'VAI VOIR CHANGER L'MONDE !



V'LA UNE BOULEE D'GOUPE AUX HA-
RIGOTS, NOT' MAÎTRE, JUSTE COMME
VOUR L'AIMER ! FAUT VOUS SOUTEN-
TER, NOT' MAÎTRE, VOUS VOUS UREZ
L'CAUS-A' PENSER COMME ÇA
TOUT L'TEMPS !

MA
BONNE FANFAU,
JE VOUS AI DESTA DIT
DE NE PAS ME DÉRANGER QUAND JE TRAVAILLE !!!



MAIS, NOT' MAÎTRE, IL N'Y A PAS DE MAIS, VOUS NE
POUVEZ PAS COMPRENDRE ! FORCÉ-MOI
ÇA ICI ET FILER !..

BIEN,
NOT' MAÎTRE
'VOUS D'MANDE
PARDON, NOT' MAÎTRE...











HABILE HEIN?
PRIVATION
SENSORIELLE!
AU BOUT D'UN
MOMENT LA
RAISON DÉRAILLE!



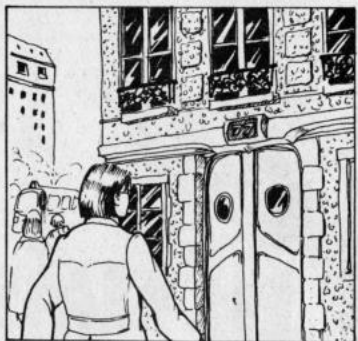
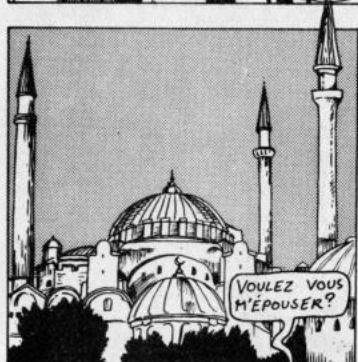
CE QUI EST ASSEZ PARADOXAL:
LA RAISON À L'ABRI DES
ABERRATIONS DES SENS
DEVRAIT S'ÉPANOUIR, ALORS QU'IL
SE PRODUIT EXACTEMENT LE
CONTRAIRE!



SANS
BLAGUE?



NÉ!



ASSEZ !!

discours dépassés:
chacun se bat, tire son boulet
pour un bout de morale
un relief de justice
quel démon zélé pousse
tous ces niais,???

etre injuste c'est naturel

moi j'aime pas mon prochain et je fais le malin!!

avoir tort, c'est le pied

assez d

JE N'AIME PROCHAIN ET

trop de mandarins!!!

assez de chrétiens!

bout de morale

relief de justice

e samaritains

il y a eu assez de chrétiens
assez de samaritains
et trop de mandarins!!!
avoir tort, c'est le pied
être injuste c'est naturel
moi j'aime pas mon prochain
et je fais le malin!!

**PAS MON
C'EST TRÈS BIEN.**

BAZOOKA PRODUCTION

Lim
Novak

l'écho des savanes présente:

Contes de Fée

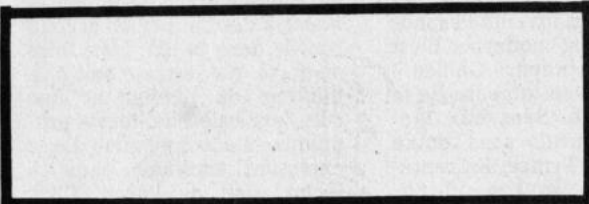
WALLACE WOOD



...en vente chez votre libraire!

PAROLES SANS DESSINS.

UNE ENQUETE DE LAURENT THARBES

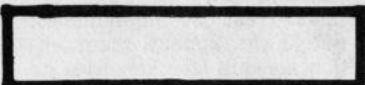


Autour d'un micro : Jean-Louis, un philosophe qui se sent à l'étroit dans l'Université ; Patrice, un sociologue industriel, travaillé par les problèmes de l'écriture ; Bruno, un aficionado de la bédé, passé de l'autre côté de la barrière et aux commandes, votre serviteur : j'ai nommé le grand, l'Unique Laurent Tharbes.

Un panel de lecteurs de bédé,

comme on dit en marketing ? non pas vraiment. Une discussion socio-politico-philosophico-psychanalytique sur « la mort de la bédé » ? Pas le moins. Alors ? eh bien !, ce qu'ont en commun tous ces gens-là, c'est d'écrire dans des journaux de bandes dessinées : « L'Écho » pour Jean-Louis et Patrice, « Hara-Kiri » et « Fluide glacial » pour Bruno.

En est résulté le débat suivant sur l'Image, le Texte et les rapports texte-image...



LAURENT THARBES : *Pourquoi des gens comme vous, dont le travail est d'écrire - des choses qui ne concernent pas forcément la BD de façon directe - ont-ils choisi de s'exprimer dans des journaux de bandes dessinées ?*

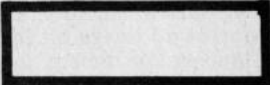
BRUNO : Ta question suppose qu'on a eu le choix à un moment ou à un autre. En fait, pour moi, c'est plutôt un enchaînement de circonstances qui m'a conduit à la BD : j'écrivais dans mon coin, j'ai voulu en vivre. Je me suis donc adressé au secteur de la presse que j'aimais le mieux, c'est-à-dire les journaux de BD et il se trouve que ça a marché. Voilà. Ceci dit, j'aime beaucoup les images, parce que je m'en suis nourri pendant des années et j'avais un compte à régler avec elles...

PATRICE : Le hasard a joué beaucoup pour moi aussi. Mais c'est venu au bon moment, car je ressentais depuis quelque temps une urgence : celle de trouver une nouvelle façon d'écrire qui soit adaptée

a ce que Serge July appelait récemment dans « Libération » la « génération de l'image ». Je crois en effet qu'on ne peut plus parler ou écrire comme il y a un quart de siècle. Dans « l'Écho », ce qui m'intéresse, c'est donc de trouver, dans un processus d'échange avec les dessinateurs, ce nouveau mode d'écriture et de théorisation.

JEAN-LOUIS : Il y a trois ans, rencontre avec Mandryka. Il y eut dans l'air un projet sur le « Hiéron » de Xénophon, un dialogue grec sur la tyrannie. Ça n'a pas vu le jour, mais je suis entré à l'« Écho ». Pas dans la perspective d'une collaboration écrite, mais politique. Nikita voulait opérer des transformations dans l'organisation de « l'Écho ». En réfléchissant sur mes motivations, j'ai été amené à faire le pas, à écrire dans « l'Écho ».

L. T. : Est-ce que vous pouvez être plus précis sur les raisons qui vous poussent à écrire dans les journaux de bédé ? Par exemple, toi Patrice...



P. : Pour être plus précis, je ferai référence à des gens comme Bukowski et Burroughs, c'est-à-dire comment produire un discours théorique, mais en partant de son expérience quotidienne, en disant Je. On regarde souvent Burroughs comme un écrivain, et seulement comme cela. En fait, c'est un théoricien, qui n'arrête pas de parler des mécanismes contemporains d'aliénation. Il aurait pu en parler selon le mode traditionnel de théorisation : ça commence par une définition des concepts, puis ça se développe selon une pensée systématique. En définitive, Burroughs fait la même chose mais sur un autre mode : il produit un discours théorique, mais en faisant toujours référence à des sensations personnelles, à des expériences qu'il a ressenties très vivement. C'est un peu ça que j'aimerais pouvoir faire un jour. Car jusqu'à présent, en matière théorique, on se cache derrière les concepts et les analyses, on parle avec les instruments des autres ou on s'en forge, mais on n'est jamais soi-même : on

reste aliéné. N'oublions pas que le fou, c'est celui qui parle à la troisième personne, celui qui est toujours à côté de sa propre parole. C'est exactement ce que je voudrais éviter. Ce qui me paraît donc important dans le projet de l'« Écho », c'est de pouvoir parler en son propre nom, de trouver sa parole.

J.-L. : Ce qui me pousse à écrire dans l'Écho ?... L'axe de mon travail dans le domaine de la philosophie et de la sociologie, c'est l'exploration de l'incidence des grands mythes religieux sur la pensée et l'histoire de l'Occident. Je parle des deux ensembles mythiques qui nous sont proches : l'ensemble sémitique, à travers la Bible et l'ensemble indo-européen, à travers la Grèce et Rome. Dans ces deux origines mythiques de notre civilisation occidentale, le rapport à l'image est inverse. L'Ancien Testament formule un interdit radical : « Tu ne fabriqueras pas d'images sculptées, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux là-haut, ni à ce qui est sur la terre ici-bas, ou dans les eaux souterraines... » Cet interdit domine encore l'art musulman, exclusivement géométrique. Au contraire, dans la tradition indo-européenne, la représentation imagée du monde des dieux est l'une des expressions religieuses les plus hautes. L'art occidental n'aurait pas vu le jour sans cet apport indo-européen...

L. T. : Tu fais donc un lien entre le rapport à l'image et l'organisation de la société ?

J.-L. : J'irais même plus loin : Il y a une corrélation étroite et radicale entre le monothéisme et le despotisme. La tradition sémitique est celle dans laquelle s'enracine le despotisme occidental sous toutes ses formes, alors que c'est dans la culture indo-européenne que prend source notre liberté politique encore balbutiante. Situer ces deux traditions en fonction de leur rapport à l'image est ainsi fondamental pour notre pré-

sent. Un excellent théoricien de l'art occidental, Pierre Francastel, explique comment ce sont les peintres de la Renaissance italienne qui, les premiers, ont inventé l'espace de la science moderne. C'est eux qui ont préparé Galilée à son expérience fameuse de la tour de Pise. Sans eux Machiavel n'aurait sans doute pas écrit Le Prince. En représentant le mythe judéo-chrétien, ils ont fortement contribué à le dissoudre. L'invention de la perspective à la Renaissance a été le lieu où une rencontre s'est opérée, où quelque chose que les sociétés grecques et latine avaient connu est redevenu vivant...

P. : C'est-à-dire que, selon toi, l'introduction de la perspective dans la peinture à la Renaissance correspond à une sorte d'irruption du sujet. A partir de ce moment-là, on n'est plus condamné à être « agi » par Dieu ou par le monde, mais on peut entrevoir de les maîtriser : maîtriser l'illusion religieuse, maîtriser la nature par la science et la technique...

J.-L. : Tout-à-fait.

L. T. : Et l'Écho dans tout cela ?...

J.-L. : Avec l'Écho des Savanes, c'est un tout petit quelque chose de cet ordre qui s'est répété. En représentant dans leurs dessins ce qui touche à la Scène primitive, au coït parental, Brétécher, Gotlib et Mandryka ont ouvert un espace qui peut avoir un retentissement beaucoup plus important qu'il n'en a l'air. Cette représentation était habituellement aux Grecs. La Bible, au contraire fait disparaître toute représentation d'une scène primitive. Le seul équivalent biblique d'un coït inaugural, c'est le bouche à bouche par lequel Yahvé insuffle son esprit, c'est-à-dire la vie, à Adam. Un coït, oral, diraient les analystes... Ce faisant, l'équipe fondatrice de l'« Écho » a libéré, par sa truculence graphique, un espace de parole qu'elle n'a pas utilisé dans le discours d'une

façon aussi pertinente que dans l'image. C'est tout-à-fait compréhensible dans la mesure où ils sont avant tout des dessinateurs. Il y a par conséquent à déterminer un second souffle dans la BD, pour faire en sorte que le texte soit à la hauteur de l'image et que cette explosion de liberté graphique s'accompagne d'une explosion similaire dans la formulation de l'écrit. C'est dans cette mouvance que je conçois ma collaboration à l'« Écho ». Nous avons à identifier les schèmes visuels que le discours théorique et politique refoule, mais aussi le discours que les images n'osent pas encore tenir... On peut envisager ce projet dans une perspective kantienne, et lacanienne... Notre texte de chevet, c'est un chapitre de la CRITIQUE DE LA RAISON PURE : Du schématisme des concepts purs de l'entendement. C'est par l'imagination que Kant appelle transcendante que les catégories de l'entendement (Quantité, qualité, relation, modalité) s'appliquent aux objets de l'expérience sensible. C'est dans cette racine commune à l'entendement et à la sensibilité que tout se joue. En termes lacaniens, c'est le lieu d'articulation entre le « symbolique » (le langage, les lois de la langue etc.) et l'imaginaire dans l'obscur objet du désir, ce maintenant fameux objet petit a...

P. : Je suis tout-à-fait d'accord avec ce que tu viens de dire : mettre à jour les schèmes visuels refoulés dans le discours écrit. C'est une très bonne définition du travail d'écriture que rend possible un journal de BD. C'est une chose, d'ailleurs, que j'ai comprise il n'y a pas longtemps. Il y a cinq ans, j'ai commencé à lire Burroughs et je ne comprenais vraiment rien au cut-ups. Un jour, je flippais complètement et je suis allé traîner dans les rues : les images de la rue, les néons, les affiches, je les ai senties alors s'intégrer dans la chaîne de mes pensées. C'est là que j'ai compris la puissance de l'image et l'importance du visuel dans la société urbaine. Toutes ces images, tous ces signes, on les incorpore, mais on ne le sait pas, car ils sont refoulés. Je prends donc les choses à un niveau plus individuel que toi : formuler ces images inconscientes, les faire sortir, c'est se donner le moyen de s'en débarrasser.

B. : Je me sens en définitive pas très concerné par tout cela et j'ai l'impression que c'est un débat interne à « l'Écho ». Ma démarché est tout-à-fait inverse de la vôtre : vous faites une recherche sur l'éternel problème texte-image, alors que je voudrais l'oublier complètement. J'ai beaucoup trop nagé là-dedans pendant trois ans et mainte-

nant, j'en ai un peu marre. Je voudrais pouvoir faire des choses sans rien avoir à rajouter là-dessus.

J.-L. : Je suis bien d'accord avec toi. Mon travail de théoricien, c'est d'essayer de trouver la façon d'entrevoir un mouvement, mais quand il s'agit de passer à l'action, toutes ces catégories-là, il faut les oublier.

B. : Je crois que les deux démarches parallèles sont impossibles. Je ne crois pas qu'on puisse en même temps créer et analyser. Quand il théorises, tu ne peux plus rien faire, ça te bloque complètement.

J.-L. : A ceci près que la théorie est aussi une création.

B. : Ce n'est quand même pas pareil...

P. : Ce qui est intéressant, c'est de mettre en parallèle ce qu'on vient de dire avec l'interview de François Roustang, pour qui toute théorie est un délire. Car ça supprime totalement cette coupure entre la production théorique et la production artistique. J'ai longtemps eu la même position que Bruno. Au point même que je refusais de lire Barthes et tous les autres, en disant : ces gens-là sont des vampires, ils utilisent à leur propre profit ce qu'ont fait les véritables créateurs, ce ne sont pas des créateurs eux-mêmes. Maintenant, je trouve qu'un discours théorique quand il va suffisamment loin prend une dimension poétique.

B. : Pour moi, après avoir

travaillé comme un fou dans la théorie, il m'a fallu des années pour m'en débarrasser, pour arriver à faire quelque chose. Quand tu es devant ta feuille, si tu es dans la théorie et dans l'analyse, tu ne peux rien faire...

J.-L. : Ce n'est pas « dans la théorie », mais dans une certaine théorie et justement, dans une théorie qui exclut l'image. A partir du moment où tu as une théorie qui t'ouvre sur l'image, ça établit d'emblée une communication entre une façon de ressentir les choses, une esthétique et une mise en forme artistique.



texte : NIETZSCHE

selection-texte :
EPISTOLIER

image : NICOLAS

selection-image :

"1984"

et zarathoustra parla ainsi au peuple :

« Il est temps que l'homme se propose un but. Il est temps que l'homme plante le germe de son espérance la plus haute. »

« Son sol maintenant est encore assez riche. Mais cette terre un jour sera pauvre et stérile, et aucun grand arbre ne pourra plus y croître. »

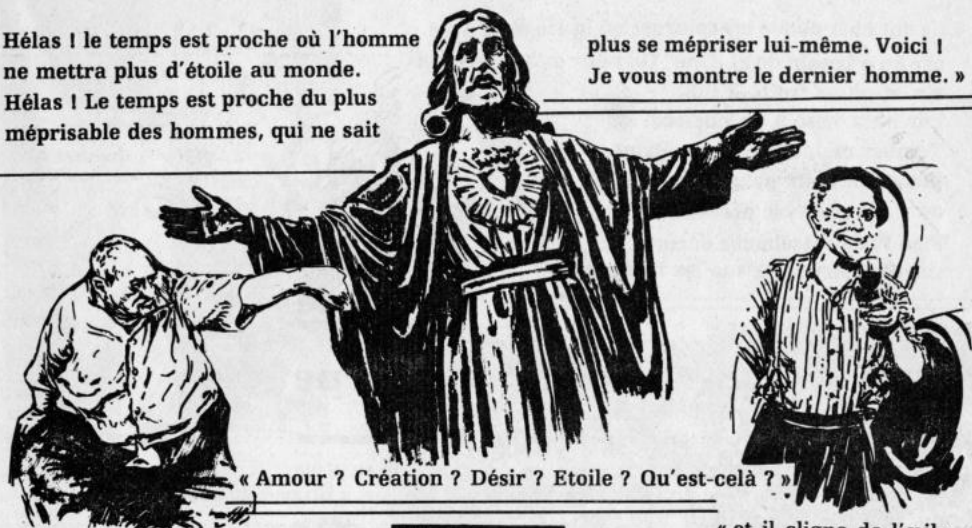
« Hélas ! Le temps approche où l'homme ne lancera plus par-delà l'homme la flèche de son désir, où la corde de son arc ne saura plus vibrer ! »

« Je vous le dis : il faut encore porter en soi le chaos, pour être capable d'enfanter une étoile dansante. Je vous le dis : vous portez en vous un chaos. »



« Hélas ! le temps est proche où l'homme
ne mettra plus d'étoile au monde.
Hélas ! Le temps est proche du plus
méprisable des hommes, qui ne sait

plus se mépriser lui-même. Voici !
Je vous montre le dernier homme. »



« Amour ? Création ? Désir ? Etoile ? Qu'est-cela ? »

« et il cligne de l'œil. »

« La terre sera devenue plus exigüe et
sur elle sautillera le dernier homme,
qui amenuise tout. »



Sa race est in-
destructible comme celle du puceron ;
le dernier homme vit le plus longtemps. »



« et ils clignent de l'œil. »

« Nous avons inventé le bonheur. »



« Ils ont abandonné les contrées où la vie était dure :
 car on a besoin de chaleur. On aime encore son voi-
 sin et on se frotte à lui :
 car on a besoin de chaleur. »
 « Tomber malade et être méfiant
 passe chez eux pour un péché :
 on s'avance avec précaution.
 Bien fou qui trébuche encore
 sur les pierres ou sur les hommes ! »



« Un peu de poison de-ci ; de là :
 cela procure des rêves agréables.
 Et beaucoup de poison en dernier lieu,
 pour mourir agréablement. »

« On travaille encore, car le travail est une distraction. »



Mais on a soin que la distraction ne fatigue pas. »



« On ne devient plus ni pauvre ni riche : c'est
 trop pénible. Qui voudrait encore gouverner ?
 Qui voudrait encore obéir ? »



C'est trop pénible. »



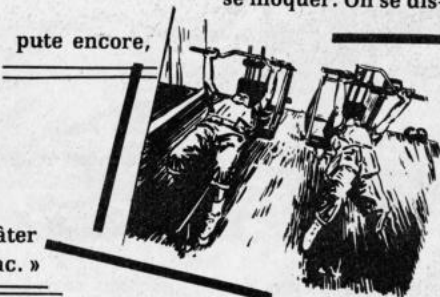
« Point de berger et un seul troupeau ! Chacun veut la même chose, tous sont égaux : quiconque est d'un autre sentiment va de son plein gré dans la maison des fous. »

« Autrefois tout le monde était fou. »

« et ils clignent de l'œil. »



« On est prudent et l'on sait tout ce qui est arrivé : de sorte que l'on n'en finit pas de se moquer. On se dispute encore, »



mais on se réconcilie bientôt - de peur de se gâter l'estomac. »



« On a son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit : mais on rêve la santé. »

« NOUS AVONS INVENTÉ LE BONHEUR. »

« et ils clignent de l'œil. »

Ici prit fin le premier discours de Zarathoustra, celui qu'on appelle aussi « le prologue » ; car à

ce moment
l'interrompirent
les cris
et la joie
de la foule.





« Donne-nous ce dernier homme, ô Zarathoustra, fais-nous
semblables à ces derniers hommes ! Nous te tiendrons
quitte du Surhomme ! »
« et tout le peuple jubilait
et claquait de la langue ».



« Ils ne me comprennent pas : je ne suis



pas la bouche faite
pour ces oreilles ».



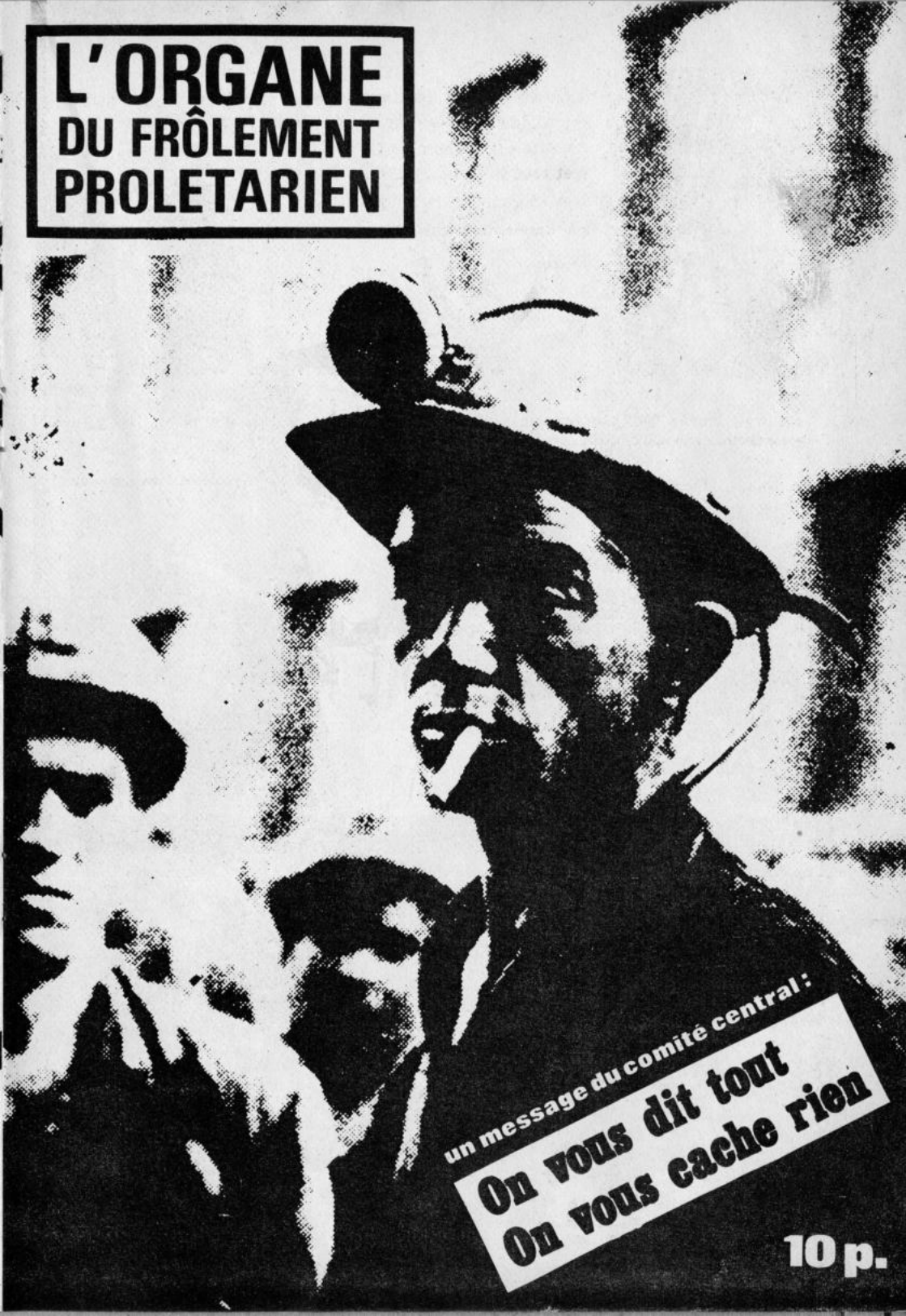
« Trop longtemps sans doute j'ai vécu dans les montagnes,
j'ai trop écouté les ruisseaux et les arbres : voici que je
leur parle comme à des chevriers. Sereine est mon âme et
claire comme la montagne au matin. Mais ils me croient
de sang-froid et me prennent
pour un farceur aux plaisanteries sinistres. »



« Et voici qu'ils me regardent et qu'ils rient :
et tandis qu'ils rient, ils me haïssent encore.
Il y a de la glace dans leur rire. »



à bientôt...

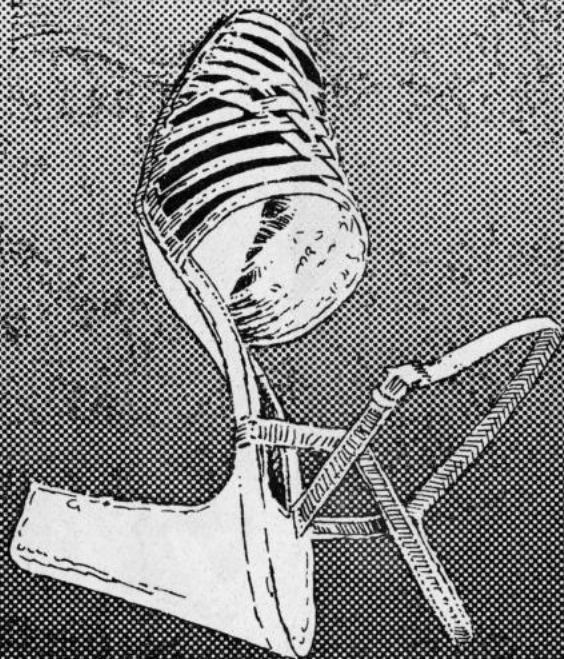


L'ORGANE DU FRÔLEMENT PROLETARIEN

un message du comité central :

**On vous dit tout
On vous cache rien**

10 p.



BALLY

4
0477

Sommaire

TAIS

TOI



MOBILISATION GÉNÉRALE LES ROUGES PASSENT À L'ATTAQUE



MOBILISATION GÉNÉRALE
LES ROUGES PASSENT À L'ATTAQUE

Après plusieurs mois de blocus informatif, nous étions entièrement privés de tous renseignements concernant la Chine rouge. Ce matin à 6 h 30 (heure de Sohong) les troupes chinoises au nombre de 160 divisions blindées et 900 000 fantassins ont franchi la frontière turkéstane à la hauteur de Sohong.



Annulant par cette action tous les traités de non-intervention armée. Cette attaque surprise facilitant une avance éclair. Il occupe déjà, à l'heure où nous mettons sous presse, une bande de terrain de 500 km sur toute la longueur de la frontière Turkestan-Chine.

Les compagnies américaines Super Oil et Starwick-Browner installées sur la plaine de Sohong ont été entièrement détruites lors de l'offensive.

Tout le personnel d'encadrement américain, ainsi que 2500 ouvriers indigènes furent atrocement massacrés.

Des photos aériennes de ces usines, prises par un avion de reconnaissance, montrent le début du massacre. Des corps d'ouvriers horriblement mutilés remplissent les bacs de chargement ainsi que les allées de la zone ferroviaire, les grandes cours de l'usine ne sont plus que de vastes flaques de sang où traînent des cadavres. Tous les villages alentour sont détruits, leurs habitants tués ou en fuite. 8000 personnes ont déjà été victimes de la rage meurtrière des jaunes.

Nous ne pouvons rester insensibles à une telle provocation. L'Occident libre et toutes les grandes nations de la terre doivent s'unir POUR SUPPRIMER la lépre jaune.

FRANÇAIS ENGAGEZ-VOUS, ILS SERONT PEUT-ÊTRE CHEZ VOUS DEMAIN !! MORT AUX JAUNES ! MORT AUX JAUNES !





EDITO

ON NE PARLE PAS

Depuis que le 4^e corps de l'Armée rouge s'est rangé aux directives du Comité central, les manifestations d'ultra-démocratie ont beaucoup diminué dans ses rangs. C'est ainsi qu'il est devenu plus aisé, par exemple, d'exécuter les décisions du Parti ; on n'entend plus de ces réclamations erronées comme d'exiger la réalisation, dans l'Armée rouge, de ce qu'on appelle « le centralisme démocratique allant de bas en haut » ou « l'examen des questions aux échelons inférieurs avant la décision des échelons supérieurs. » Mais, dans le fait, cet affaiblissement de l'ultra-démocratie n'est que momentané et apparent, il ne signifie point qu'un pareil état d'esprit ait complètement disparu. Autrement dit, l'ultra-démocratie reste encore profondément enracinée dans la conscience de nombreux camarades. La preuve en est, par exemple, le peu d'empressement qu'on montre à exécuter les décisions du Parti.

Les moyens de faire disparaître cet état d'esprit sont les suivants :



1. Il faut, sur le plan de la théorie, détruire les racines de l'ultra-démocratie. Tout d'abord, il faut montrer que l'ultra-démocratie menace de saper les organisations du Parti jusqu'à les détruire complète-

ment, qu'il menace d'affaiblir et même de miner tout à fait la capacité combative du Parti, ce qui le mettra hors d'état d'accomplir sa tâche dans les luttes et conduira, par conséquent, la révolution à la défaite. Il convient de montrer ensuite que l'ultra-démocratie tire son origine de l'indiscipline petite-bourgeoise. En pénétrant dans le Parti, celle-ci se traduit, sur le plan politique et sur le plan de l'organisation, par des conceptions ultra-démocratiques, absolument incompatibles avec les tâches de combat du prolétariat.

2. Au point de vue de l'organisation, il faut appliquer avec rigueur le principe de la vie démocratique sous une direction centralisée, selon les indications suivantes :

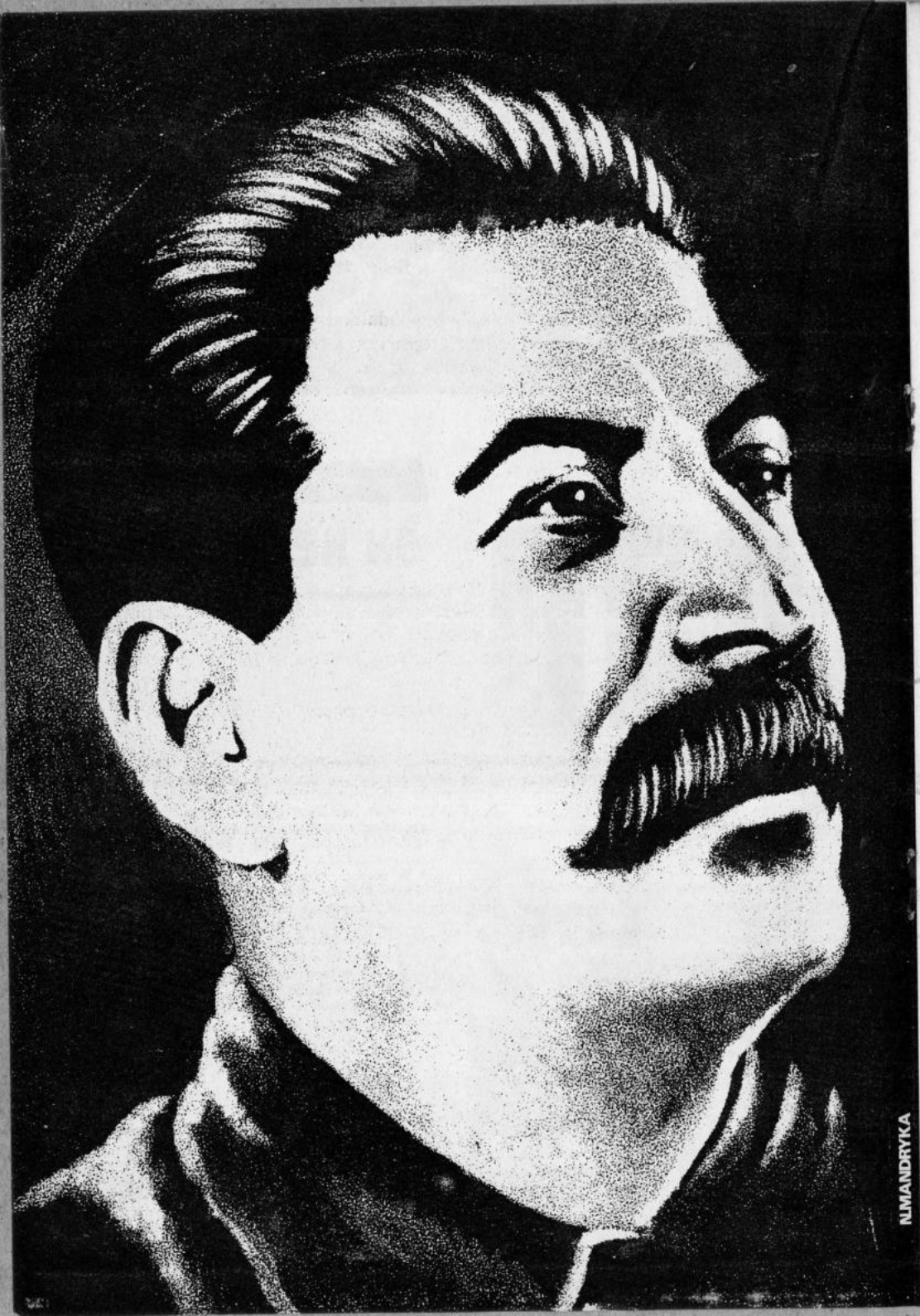
1) Les organes dirigeants du Parti doivent définir une ligne directrice juste, ils doivent trouver la solution des problèmes qui surgissent, et s'ériger ainsi en centres de direction.

3) Les organismes du Parti aux différents échelons ne doivent pas prendre de décisions à la légère. Une fois la décision prise, elle doit être appliquée avec fermeté.

4) Toutes les décisions importantes des organismes supérieurs du Parti doivent être portées rapidement à la connaissance des organismes inférieurs et de la masse des membres du Parti. Les moyens d'y parvenir consistent à convoquer des réunions de militants, ou des assemblées générales des cellules, ou même des assemblées des membres du Parti dans les colonies² (lorsque les circonstances le permettent), et à désigner des camarades pour y faire des rapports.

5) Les organismes inférieurs du Parti et la masse des membres du Parti doivent discuter en détail les directives des organismes supérieurs, en saisir tout le sens et déterminer les méthodes à suivre pour les exécuter.

Mao-tsé-Toung



STALINE M'A PARLÉ SOUS LA TABLE

C'était un mardi soir ordinaire et pluvieux. Quelques coups de téléphone avaient convié chez moi des amis agréables et un peu fous et nous nous apprêtions à évoquer des souvenirs d'ionisiens mais communs lorsque l'un de nous proposa, en convoitant du regard un guéridon d'acajou sur lequel trônait un pot de fleurs, d'inviter quelques esprits bons ou mauvais à passer avec nous cette soirée.

Nous prîmes place autour du petit meuble et soudain, il se mit à vibrer de plus en plus fort sous nos mains expertes, le pied tourné grossissait, grossissait jusqu'à ce que... ça y était, il était là... Je sentais nettement le fluide dégagé par une extraordinaire présence m'inonder et je sus que c'était lui – Staline – qui était revenu ce soir parmi nous.

Sa voix chaude et rugueuse s'éleva :

« Bonjour Kamrad »

Une sueur me gagnai. Je me retrouvai face au père fouettard bolchévique qui faisait transpirer ma mère.

« J'ai vu la lumière et je suis entré, nous dit-il, j'en avait assez de trôner aux réunions sur l'actualisation du fromage commun. Ces gamins-là veulent prendre le pouvoir et ils ne savent même pas faire la fête, boire vodka, casser verres et peloter grosses fesses charnues des moujiks rugit-il tandis que les poils de sa moustache se dressaient dangereusement. Ah, on abandonne la dictature du prolétariat, et moi, Staline, on me traîne dans la boue, on prétend que le knout c'est bon pour les Russes mais pas pour les Français, et bien ils vont voir, tous ces boy-scouts en culotte rouge, la déculottée qu'ils vont prendre aux élections. »

Ces misérables vers de terre n'ont pas compris que le peuple aime plier sous le knout du maître comme dit mon ami Jacques Chirac. »

A cette évocation, un air de contentement passa sur son visage : « un garçon astucieux avec du sens pratique, ce jeune Chirac. Moi d'ailleurs, je préfère hanter le palais de l'hôtel de ville que les pavillons de banlieue. Que voulez-vous, je ne suis pas un pur esprit, quoiqu'il y paraisse et mon sens de l'esthétique », ajouta-t-il en me lançant un regard évocateur...

Staline me devenait de plus en plus sympathique. Bien sûr, il y avait bien eu quelques bavures, des camps de concentration et je ne sais plus quoi de salé, mais ce que j'admirais chez lui au fur et à mesure que la soirée s'avancait, c'était la force tranquille qui émanait de lui, l'impression que j'avais devant moi une espèce de roi Salomon, sévère mais juste et surtout profondément humain ! Il avait raison, que le knout devenait attirant dans sa main puissante...

Nous devisâmes agréablement, parlant de choses et d'autre, j'avoue que je montrai une curiosité puérile de tout connaître de cet homme extraordinaire et le bon Staline, ému de tant de candide innocence, me prit sur ses genoux pour mieux répondre à mes questions :

- « Que vous avez une grande bouche Staline ! »
- « C'est pour mieux t'embrasser mon enfant »...

★★★

Quand je me réveillais, il faisait gris et froid, j'allumais la radio :

- « Que veut le PC, disait une voix serrée par l'angoisse, Ou veut-il aller s'il ne gouverne pas avec les socialistes ? »

LOLA CALBARI



Vous pouvez être élégant, c'est vrai.
Vous pouvez être détendu, c'est vrai
aussi.

En Jacques Pernet, vous êtes les deux.
C'est mieux.

Pantalon
JACQUES PERNET



QUI EST TON CHEF?



QUI EST TON CHEF?



QUI EST TON CHEF?



QUI EST TON CHEF?



hört den Führer



mit dem Volksempfänger

fin

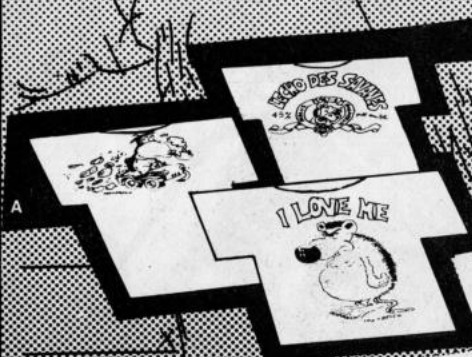
DEVEENEZ
CET HOMME!!

grace aux

TEE-SHIRTS

en couleur!

DE L'ECHO DES SAVANES



T-SHIRTS BLANCS MANCHES COURTES

Prix 35 F + 5 F (Frais) = 40 F
Frais = Port - Emballage - Assurance

Ci-joint un chèque de F:
(désolé pas d'envoi contre remboursement)

MOTIFS	QUANTITÉ			TOTAL
	Taille 1	Taille 2	Taille 3	
A				
B				
C				

BON DE COMMANDE
à retourner à Sydney Graphis, 1 rue Avaulée 92240 Malakoff

Nom _____ Prénom _____ Adresse _____
Code postal _____ Ville _____

malcolm (héros) devant la statue d'apollorox.

Actualités

NEW-YORK ECRASE PARIS 40 A 3 !

Sportives....

L'évènement cult

Comme chaque soir, le duel de programmes télévisés offert aux habitants des deux capitales s'est terminé sur le score sans appel de 40 à 3 en faveur de NEW-YORK..

rouge

A la suite de ce résultat, PARIS vient d'enregistrer, en l'espace de 24 heures, un départ massif de consommateurs TV français pour la capitale nord-américaine. La raison de cet exode mondial est le plus grand événement offert aux consommateurs : nos amis américains (ceux qui ont les moyens d'avoir 40 écrans bien sûr), simultanément leurs 40 programmes télévisés contre 3 programmes à PARIS...

Face à cet état de fait, il serait bien difficile de blâmer les nouveaux immigrants culturels ! Mais les autorités télévisées parisiennes commencent à s'inquiéter sérieusement de cette situation : plusieurs sociétés de programmes TV new-yorkaises contactées par dates pour investir leurs capitaux dans des programmes parisiens ce qui verrait quadrupler le nombre de chaînes programmes-parisiennes (de 3 à 12).

image et
information:
agence GERON
& NICOLAS



blanc

RAFAEL GEMINIANO

bleu

ci-dessus : les 3 programmes tricolores le soir du match...

page suivante : les 40 programmes new-yorkais le même soir.

les derniers



urel...

Actualités

sportives

.... L'é

resultats

de la bourse

culturelle

les derniers resultats
de

TEXTES CHOISIS DE MARCEL PROUST ET
MACHIAVEL
DESSINS MICHEL DUNEAUX

LES HOMMES AIMENT
A CHANGER DE
MAÎTRE, ESPÉRANT
CHAQUE FOIS TROUVER
MEUX... MAIS, ON NE
PEUT APPÉLER VERTU
LE FAIT DE TUE SES
CONCITOYENS, DE
TRAHIR SES AMIS, CE
SONT DES MOYENS QUI
PEUVENT PROCURER
LE POUVOIR, MAIS NON
LA GLOIRE...



PHYSIQUEMENT ELLE AVAIT
CHANGÉ AUSSI, SES LOGES YEUX
BLEUS PLUS ALLONGÉS N'AVAIENT
PLUS GARDÉS LA MÊME COULEUR,
MAIS SEMBLAIENT ÊTRE PRESSÉS A
L'ÉTAT LIQUIDE.



Les couperets de l'aube



SI BIEN, QUE QUAND ELLE LES FERMERAIENT, C'ÉTAIT
COMME QUAND, AVEC DES RIDEAUX, ON ENPECHE DE
VOIR LA MER.



CERTES, IL M'ÉTAIT
IMPOSSIBLE DE DEVINER
ENTRETAINT D'AUTRES
PAROLES, SI SOUS CEUX
LÀ, UN MENSONGE ÉTAIT
CACHÉ.



MAIS,
CE N'EST PAS QUE
J'AIMASSE ALBERTINE
LE MOINS DU MONDE.
L'AMOUR N'EST PEUT
ÊTRE QUE LA PROPAGATION
DE CÉS
REMOUS QUI A LA
SUITE D'UNE ÉMO-
TION ÉMEUVENT
L'ÂME, CERTAINS
AVAIENT REHUSÉ
MON ÂME TOUTE
ENTIÈRE...



PARFOIS, DANS LES HEURES OÙ ELLE MÉDIT LE PLUS INDIFFÉRENTE, ME REVENAIT LE SOUVENIR D'UN MOMENT LOINTAIN, OÙ



DANS SES YEUX JE VOYAIT PASSER, TANTÔT L'ESPÉRANCE, TANTÔT LE SOUVENIR DE JOIES QUE JE NE DEVINAI PAS.



CETTE CRAINTE VAGUE S'ÉTAIT D'ABORD DISSIPÉE !!!



A NOS PIEDS, NOS OMBRES PARALLÈLES PLUS RAPPROCHÉES ET JOINTES, FAISSENT UN DESSIN RAVISSANT ET JE TROUVAIS UN CHÂME PLUS IMMATÉRIEL SANS ROUTE MAIS NON PAS MOINS INTIME



QU'AU RAPPROCHEMENT A LA FUSION DE NOS CORPS, A CELLE DE NOS OMBRES //



2
COMME LA SOUFFRANCE VA PLUS LOIN EN PSYCHOLOGIE QUE LA PSYCHOLOGIE!



CE MALHEUR ÉTAIT LE PLUS GRAND DE TOUTE MA VIE, ET, MALGRÉS TOUT, LA SOUFFRANCE QU'IL ME CAUSAIT ÉTAIT PEUT ÊTRE, DÉPASSÉE ENCORE PAR LA CURIOSITÉ DE CONNAÎTRE LES CAUSES DE CE MALHEUR



POUR QUE SAHORI EUT PU SUPPRIMER MES SOUFFRANCES IL EUT FALLU QUE LE CHOC L'AIT TUÉE NON SEULEMENT EN TOURAINE, MAIS EN MOI



POUR ACCÉDER A CERTAINS TRONCS, IL N'EST PAS BESOIN D'AVOIR LA PLUS GRANDE VERTU...



NI LA PLUS HEUREUSE FORTUNE : IL FAUT UNE ASTUCE FORTUNÉE : ON S'Y ÈLEVE SOIT PAR LA FAVEUR DU PEUPLE SOIT PAR LA FAVEUR DES GRANDS.

CET Avenir indissoluble
d'elle, je n'avais pas
su l'apprécier.

Coupable d'un crime atroce et de
violences préméditées sur 3 mineures
Hamida Djandoubi avait été jugé
à Aix-en-Provence en février dernier

MAIS MAINTENANT QU'IL VENAIT
D'ÊTRE DÉSCÉLÉ...

JE SENTAIS LA PLACE QU'IL
PRENAIT DANS MON
CŒUR BEAUT,



IL A FUMÉ DEUX CIGARETTES,
IL AURAIT AIMÉ TIRER
ENCORE QUELQUES BOUFFÉES...

CELA SUFFIT, NOUS AVONS
ÉTÉ ASSEZ CONQUANTS!...

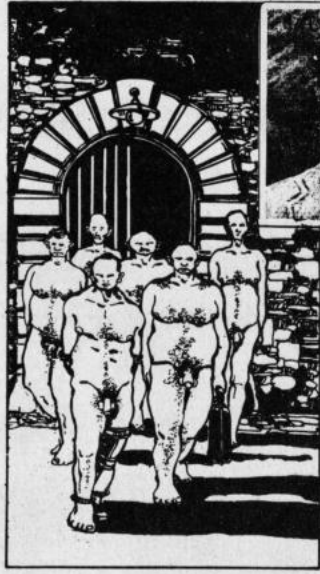


LE DÉBAT SUR LA... DE NOU... LA
PAR L'EXÉCUTION

Les com... et de l'... he

POR la troisième fois depuis l'arrestation
de M. Hamida Djandoubi à la prison de
la Santé, le débat sur la peine de mort
a été relancé. Il a été relancé le 22
février, dans la cour de la prison de la
Santé, à Marseille, à l'occasion d'une
audience de 20 ans, devant la cour
d'appel de Marseille, à l'occasion d'une
audience à huis clos le 22 février.
M. Hamida Djandoubi, 34 ans, accusé
d'avoir assassiné trois jeunes filles, a
été condamné à mort le 22 février.
C'est pourquoi, de la cour d'appel
de Marseille, la cour de cassation a
été saisie de la demande de réexamen
de la peine de mort.

Le débat sur la peine de mort a été
relancé le 22 février, dans la cour de la
Santé, à Marseille, à l'occasion d'une
audience de 20 ans, devant la cour
d'appel de Marseille, à l'occasion d'une
audience à huis clos le 22 février.



TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES

B

SONT ILS BEAUX ?

qui ça ?
les fifis
les lolos
les 3030s
les philozo!

pour tout bagage on n'a que sa gueule
quand elle est bath ça va tout seul
bref, il n'ya plus de mérite seul
et tout ça à cause des veules

SOCRATE

Bukowsky

Burroughs
W.

Nietzsche

warhol

Rotten

FAITES COMME EUX!!!
IMPOSEZ VOS TETES
MEME SI C'EST
DES TETES DE
NOEUD!



RONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES

André Glucksmann:

le plus favorisé de la bande.
harmonie étrange des traits. Charme étudié.
beauté légèrement "détournée". C'est pour
cela qu'elle est marquante. Sait s'en servir.
Plastique agréable de gauchiste-artiste.

Philosophe
adapté
150F

PHILOSOPHIE
DE 'L' IMAGE

PHILOSOPHI
DU
PRODUIT

ruse
C
pouvoir

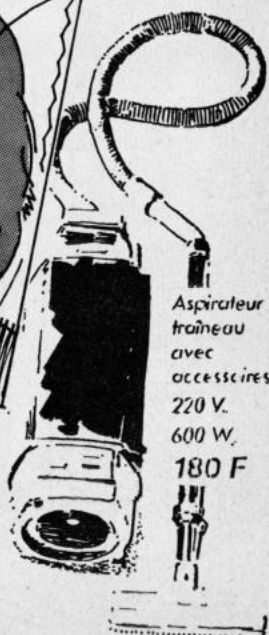


Série 5 casseroles
émaillées tous feux.
69 F
Sautreuse assortie.
39 F

Jean-Paul Dollé



Jean-Paul Dollé of the Ecole des Beaux-Arts
Pourrait faire
un orateur, en
à la "gueule"
et la force
lourde.
(avec
même
la touche de
"vulgarité" né-
cessaire)



Aspirateur
traîneau
avec
accessoires
220 V.
600 W.
180 F

Andre Glucksmann on motorcycle in Paris

TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES

Bernard
Henry-Lévy:
- Plus banal, quoi-
- que traits fins. Com-
- pense ses manques par
l'élégance classique. (pas trop
raffinée → donc public plus large.)

magouille
théorie

Porte-serviette
35 F



Bernard-Henri Lévy on Paris street

trop sévère et froid.
(sentiment de "déjà
vu") rappelle le prof
moyen et l'homme
politique sérieux-
chiant.



Batteur-Mixer
3 vitesses,
bcl en verre.
52 F



Porte-serviettes
20 F



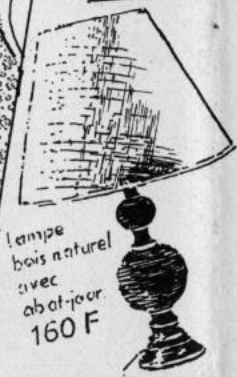
Jean-Marie Benoist of the College de France

Porte-verre
avec verres.
30 F



Guy Lardreau of the Lycee d'Auxerre

(moins connu: doit
être timide)



Lampe
bois naturel
avec
abat-jour.
160 F

Philosophe - réversible - 110 F -

GA

TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES

TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES

frimer
comme une bête
voilà la règle!! alors
n'hésitez pas, moi, j'en'ai
pas hésité!

soirées
succès

SI VOTRE PHILOSOPHE
N'EST PAS LÀ, IL EST
SUREMENT DANS LE CA-
-TALOGUE ! INERCL.

JE NE CRITIQUE PAS
J'EXPLIQUE!
et j'ai compris, alors
comprenez-moi!!

TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES TRONCHES

Tapis Flokati
2 kg de pure laine
ou m²
200 x 300 cm
785 F

Coussin velours
châlon uni 40 x 40 cm
20 coloris.
19 F

Tapis polyamide 65 x 111 cm
6 coloris.
49 F

Perfection
moi!!

FRANÇOIS ROUSTANG est psychanalyste, membre de l'« Ecole Freudienne ». C'est un « lacanien », mais qui – chose assez rare pour être signalée – est très critique à l'égard des pratiques et du fonctionnement de cette « école ». Dans « Un destin si funeste » (Ed. de Minuit), FRANÇOIS ROUSTANG oppose la constitution de sociétés de psychanalystes autour de dogmes théoriques au travail même de l'analyse, qui est mise en question et démythification incessantes de tout savoir et de toute croyance. De même, il oppose l'adhésion sans réserve des « disciplines » à une Théorie ou à la personne du Théoricien au projet de l'analyse, qui est de redonner à l'analysé sa parole, de lui permettre de parler en son nom propre. Enfin, alors que la psychanalyse s'était limitée jusqu'à présent au traitement des névroses, FRANÇOIS ROUSTANG pose quelques jalons théoriques pour l'analyse des psychotiques, de ceux que le langage commun appelle « fous » et qui relèvent ordinairement du système asilaire.

Sur les impasses actuelles de la psychanalyse, sur les rapports entre théorie et délire, ainsi que sur la place du fou dans la Société, nous avons voulu en savoir plus.

” ce mythe de l'un qui nous hante et qui nous rend fou...”

Une interview

PATRICE : Les « nouveaux philosophes » ont en commun de dénoncer vigoureusement les dangers totalitaires du marxisme. Qu'en est-il de la psychanalyse ? Vous dites que la psychanalyse est en passe de devenir une religion, que les sociétés de psychanalystes ressemblent à de « nouvelles églises » et qu'en définitive, « la psychanalyse qui devait faire parler aboutit à faire taire ». En quoi la psychanalyse esi-elle, elle aussi, menacée de devenir un totalitarisme ?

FRANÇOIS ROUSTANG : En fait, toute mon argumentation tourne autour de la question du transfert. C'est pourquoi il faut revenir sur ce qu'est le transfert... Prenons les termes de Lacan : selon Lacan, celui qui est en analyse pose l'analyste comme « sujet supposé savoir » et, de fait, c'est grâce à cette relation de confiance qui s'établit dans l'analyse que l'analysant va pouvoir parler. L'analysant va supposer l'analyste capable de comprendre ce qu'il va dire et va donc lui faire une confiance totale. Freud insiste beaucoup sur cette confiance absolument nécessaire de l'analysant en



la personne de l'analyste. C'est cette confiance – cette relation de transfert – qui va permettre à l'analysant de parler et de dire tout, sans avoir peur d'être jugé ou critiqué de quelque façon que ce soit. C'est sur la base donc de cette supposition que l'analyste est un « sachant » que la cure analytique peut avoir lieu. Mais pour revenir à la question que vous posez – comment peut-on tomber dans ce que vous appelez le totalitarisme – je dirais d'abord que ce n'est pas un mot que j'emploie. J'emploie le terme de « religion », c'est-à-dire que l'analyste est quelqu'un en qui on met sa confiance une fois pour toutes et que l'on osera jamais critiquer.

P. : C'est-à-dire que la relation de transfert, qui devait rester momentanée, devient une relation permanente, de « foi » en l'analyste ?

F. R. : Oui, mais pour bien comprendre, il faut passer à un autre niveau : je parle de la transposition dans la société psychanalytique de ce qui se passe dans l'analyse. Une des tâches principales de l'analyse – et Freud le dit très explicitement – est d'analyser et de dissoudre le transfert. C'est-à-dire que cette confiance doit être un moteur pour que l'analysant puisse parler, mais elle doit se dis-

« Que les analystes parlent en leur propre nom, sans avoir recours tout le temps à une autorité ».

soudre à la fin de l'analyse. L'analysant peut alors reprendre sa parole à son propre compte et n'a plus besoin d'avoir confiance dans un autre. Or, ce qui se passe dans une société psychanalytique, et tout spécialement dans l'École Freudienne, c'est que Lacan est mis en position de celui qui sait et cela, je dirais, indéfiniment. Il arrive souvent, par exemple, que l'on débâte d'une question et que ceux qui en débattent disent : « Lacan n'a pas encore parlé de cela, donc on ne peut pas encore comprendre ». C'est toujours un report sur le savoir d'un autre qui fait qu'on lui accorde une confiance absolue. A la limite, on ne cherche même plus à débâter et à discuter ce qu'il dit, on cherche simplement à comprendre et à interpréter ce qu'il a voulu dire. C'est en ce sens-là qu'il peut y avoir, pour reprendre votre terme, une tentation de totalitarisme. Car, celui qui sait est omniscient et, par le fait même, omnipotent.

P. : Si on en revient maintenant au transfert, comment expliquer qu'au lieu de se dissoudre, il puisse se maintenir ? Vous dites que le transfert est nécessaire pour créer la confiance et permettre la parole de l'analysant. Mais n'a-t-il pas d'autres fonctions ? Notamment celle - je reprends vos termes - d'éviter la « dé-parole », c'est-à-dire la production d'un discours sans points de référence, qui mènerait aux confins de la folie ?

F. R. : Oui, c'est d'ailleurs ce qu'a bien souligné Lacan, à la suite de Freud : le transfert est tout à la fois un mécanisme qui permet d'ouvrir la parole et qui est fait pour l'arrêter. Parce que la crainte de toucher à celui en qui il a mis sa confiance. Si je mets ma confiance en l'autre, eh bien !, cet autre, je ne pourrai pas y toucher, sous peine de ne plus pouvoir parler, de ne plus pouvoir rien faire. Il y a donc une ambiguïté tout à fait fondamentale, qui est liée au transfert. Et cela, c'est vrai aussi pour la Société. Je ne peux pas toucher à la personne du Chef ou à celui qui détient la Vérité ou le Pouvoir, sinon, qu'est-ce que je

vais devenir ? Je serais obligé, à ce moment-là, de prendre toutes les responsabilités que comporte le fait de parler en mon propre nom...

P. : Ce que vous dites est assez pessimiste. Cela voudrait dire qu'il est difficile de concevoir une société qui ne repose pas sur des relations de transfert permanent, c'est-à-dire sur des relations maître-esclave. Ne peut-on imaginer une toute autre organisation de la Société, dans laquelle les relations de transfert ne soient que momentanées et puissent s'inverser ?

F. R. : C'est tout à fait pensable. C'est ça ou, plutôt, ce serait ça la démocratie. Castoriadis, qui a écrit un long article sur mon livre, m'a attaqué très fort là-dessus, en disant qu'une démocratie est possible. Mais en lisant ce texte, je me suis dit que ça procédait d'une idéologie extraordinaire et que c'était un mythe qu'il nous proposait. Pourquoi pas ? Mais j'ai l'impression que la soumission à un mythe, fut-ce celui de la démocratie, va produire exactement les mêmes effets de totalitarisme, par le biais d'un dogmatisme. Dans toutes les



« Lacan est mis en position de celui qui sait et cela, je dirais, indéfiniment ».

« Le fondement de la théorie scientifique, c'est la fiction ! »

sociétés, mini-sociétés, ou macro-sociétés, il y a des phénomènes de transfert pendant un temps, qui se dissolvent, puis se reconstituent à d'autres niveaux, de façon à assurer la continuité du lien social.

P. : Mais entre transfert momentané et transfert permanent, il y a quand même un monde ?...

F.R. : Pour moi, la psychanalyse, ce sera justement d'essayer en permanence de dissoudre ce transfert. Mais, ça ne sera jamais fini, parce qu'à ce moment-là, on s'arrêterait de parler. Car, quand on parle à quelqu'un, on le met toujours d'une certaine façon dans une position de transfert.

P. : Après vos attaques très fortes à l'égard de l'École freudienne, y'est-ce qui vous fait néanmoins y rester ?

F.R. : C'est que j'y suis... et qu'en sortir, ça me donne l'impression de chercher une pureté, à laquelle je n'ai aucune raison de prétendre. En sortir, ça voudrait dire que je suis capable de faire mieux ailleurs et je n'en suis pas sûr du tout. Tant qu'on ne m'exclut pas de l'École freudienne, j'y resterai ! Exactement comme je suis français, sans pour autant avaliser tout ce qui se passe chez nous...

P. : Vous dites que la psychanalyse est passée d'un discours libérateur – puisqu'il s'agit que l'analysant puisse parler en son propre nom – à un discours religieux, dans lequel l'analyste se borne à appliquer un savoir déjà constitué. Comment sortir de cette fatalité, de ce « destin funeste » de la psychanalyse, qui la mène d'un discours libérateur à une pratique aliénante ? Vous semblez indiquer une voie : que le psychanalyste produise lui-même sa propre théorie...

F.R. : Je crois, en effet, que c'est une nécessité absolue quand on est psychanalyste. Si, dans ma pratique, je suis seul responsable de ce qui se passe, je ne vois pas comment il se pourrait que la théorie ne soit pas aussi quelque chose que j'aie en propre. Ce qui

me paraît important, c'est que chaque analyste reprenne à son compte, avec ses mots à lui, ce qu'il a pu lire ou entendre, qu'il n'ait pas peur de parler en son propre nom, sans avoir recours tout le temps à une Autorité. Sinon, il devient une espèce de machine à vérifier que la théorie s'applique bien et il tombe dans un discours religieux. Mais cela pose le problème de savoir ce qu'est la théorie pour le psychanalyste.

P. : Vous avez, à ce propos, cette phrase particulièrement forte que « le délire, c'est la théorie d'un seul, tandis que la théorie c'est le délire de plusieurs, susceptible de se transmettre »...

F. R. : Il faut voir en effet qu'il y a un rapport étroit entre délire et théorie. Je voudrais à ce propos reprendre un passage de Freud. Freud écrit cela à la fin de son analyse du cas du président Schreber. Il dit ceci : « J'avais édifié ma théorie de la paranoïa, avant d'avoir pris connaissance du livre de Schreber. L'avenir dira si la théorie contient plus de folie que je ne le voudrais ou la folie plus de vérité que d'autres ne sont aujourd'hui disposés à le croire ». C'est-à-dire que Freud ne sait pas lui-même dans sa théorie la part de folie et dans un texte de grand délirant, comme celui du président Schreber, s'il n'y a pas une part de vérité qui peut être transposée en théorie. Et cela est vrai surtout de la paranoïa, qui est une théorie systématisée. A l'heure actuelle, il y a même des gens pour dire que les plus grands philosophes sont de bons paranoïaques, pour qui la théorie est une manière de systématiser leur délire. Mais cela va plus loin encore. Prenons les choses à un tout autre niveau : je pense au livre de François Jacob sur la « Logique du vivant ». Il montre très clairement que ce qui est scientifique et théorique à une certaine époque ne l'est plus à une autre. A l'inverse, ce qui apparaît complètement farfelu, travail d'imagination aussi peu scientifique que possible à une certaine époque, est repris à une autre et devient théorie scientifique. Autrement dit, la distance entre un travail d'imagination et un travail théorique est extrêmement ténue. Quand on lit les textes de Freud,

on voit d'ailleurs que Freud n'avance qu'à coup d'hypothèses. Il dit d'ailleurs explicitement que sa théorie est fondée sur la fiction. Demandez à des scientifiques, ils vous diront la même chose : le fondement de la théorie scientifique, c'est la fiction !

P. : Est-ce que cela est valable pour toutes les sciences ?

F. R. : Oui. François Jacob écrit que la vie se déploie à la façon d'un « bricolage ». On n'est plus alors tout à fait du côté du délire, mais du côté d'un agencement.

« CE MYTHE DE L'UN QU'...

Une interview de FRANÇOIS

ECHOS DES SAVANNES

J'ai repris, cet été, toute l'œuvre de Stevenson. C'est une œuvre qui est faite de l'imagination la plus folle et en même temps, c'est une mécanique extraordinaire. C'est-à-dire qu'il y a chez Stevenson – pour reprendre des mots modernes – à la

fois le délire imaginatif le plus complet et une formalisation vérifiable. Ses contes, il les fait à travers des permutations : on voit telle ou telle situation des personnages les uns par rapport aux autres, on permute deux ou trois choses et on refait un autre livre. Chez Stevenson, l'aspect mathématique et l'aspect fou se combinent merveilleusement.

P. : C'est assez paradoxal : la mathématique est un jeu sur des codes bien précis, alors que vous dé-

sans jamais pouvoir sortir de cette programmation. On a l'impression qu'il est coincé dans un code et cela va de pair avec le délire imaginatif le plus total. En définitive, j'ai le sentiment qu'il y a un rapport étroit entre la puissance imaginative et la plus grande rigueur : plus on laisse l'imagination, plus on peut arriver à construire une fiction qui tient.

P. : Les plus grands philosophes, dites-vous, sont de bons paranoïa-

duire un discours constitué et tout prévu d'avance. Il parlait alors par associations, ce qui rendait fou furieux les autres psychanalystes.

P. : Ce mode de connaissance par associations n'est-il pas typiquement féminin ?

F. R. : Sans doute. On est marqué par une civilisation scientifique et masculine à un point qu'on imagine pas. Pour se sortir de là, c'est toute une histoire...

NOUS HANTE

ROUSTANG

ES FRAPPE 1 AL.

« Plus on laisse aller l'imagination, plus on peut arriver à construire une fiction qui tient ».

finissez la psychose comme la perte de tout référent...

F. R. : Oui, mais la perte de tout référent dans la psychose se combine avec une « programmation » extraordinaire. C'est-à-dire que le psychotique, c'est quelqu'un qui se sent programmé par un autre,

ques. Peut-on imaginer un mode de connaissance qui ne repose pas sur la paranoïa, c'est-à-dire sur la volonté de tout comprendre et de tout systématiser ?

F. R. : Certainement. C'était l'intuition de Groddek quand il disait : « moi, je vais à un congrès de psychanalystes et j'improvise ». C'est-à-dire qu'il se refusait à pro-

P. : Est-ce que vous avez des axes ?

F. R. : Franchement non. Je dirais même que je ne comprends rien aux femmes psychanalystes qui s'essaient sur autre registre. Je me sens finalement assez étranger à ce mode de pensée. Ce que j'entends des analysantes ne correspond guère à ce qu'en écrivent les psychanalystes femmes. 61

JEAN : *Comment faites-vous alors pour psychanalyser des femmes ?*

F. R. : (silence)... C'est une difficulté qu'il ne faut pas cacher. D'ailleurs, il arrive souvent que des femmes en analyse se tournent vers des psychanalystes femmes, car elles ne se sentent pas entendues par des hommes. En ce qui me concerne, je dirais quand même que tout ce qui est féminin en moi entend certainement des choses qui viennent des femmes... Mais c'est tout ce que je peux en dire.

P. : *Depuis 1968, il y a une certaine idéalisation de l'image du fou : le fou, c'est celui qui dit la Vérité, c'est le Grand révolté, c'est Artaud... Comment vous situez-vous par rapport à ce courant ?*

F. R. : On est pris comme les autres dans cette fascination de la folie. Car la folie est actuellement le seul lieu où quelque chose se passe, qui ne soit pas de l'ordre de la technique ou de la science, étouffantes et ennuyeuses. Je pense que c'est cela qui fait la fascination de la folie. Pour les psychanalystes, c'est quelque chose d'encore plus précis : ils s'ennuient beaucoup avec les névrosés et ils espèrent que les psychotiques vont leur apprendre quelque chose d'autre et de neuf...

P. : *S'il y a fascination, c'est qu'il y a résonance ?*

F. R. : Il y a deux approches complètement différentes de la folie. Il y a l'abord psychiatrique, selon lequel les fous sont toujours des Autres. Quant à moi, ce que j'essaie de dire, c'est que nous sommes tous psychotiques et que, quand une analyse avance assez loin, on touche précisément à ce noyau psychotique. Ce qui ne semble fondamental dans la psychose, c'est l'impossibilité de sortir de l'Un. Ce qui hante chacun d'entre nous, c'est le désir de se retrouver avant la première séparation, non seulement avant la première séparation d'avant la mère, mais avant la première séparation de la cellule. L'image qui me vient, c'est celle de la cellule avant la première scissiparité : une cellule pleine, entière, complète, non, divisée. Et cela, c'est à la fois la fo-

lie - c'est-à-dire, l'absorption complète dans laquelle se trouve plongé le fou - et en même temps, c'est le paradis ! Il y a ce grand mythe de l'Un qui nous hante et qui nous rend fou ou plutôt, qui nous fait fous. Toutes les constructions de la perversion, de la névrose ou même du délire viennent ensuite, tout à la fois pour protéger cette unité dont on ne veut pas sortir et pour se protéger d'elle : car si on y rentrait complètement, ce serait la mort !

P. : *A vous entendre, je suis frappé du parallèle entre la psychose et certains effets des drogues hallucinogènes... à ceci près que cette unité se combine avec un sentiment insupportable de séparation*

F. R. : C'est précisément le paradoxe : car, quand on pose le mythe de l'Un, on se trouve dans la séparation absolue. C'est-à-dire que, dans la psychose, il n'y a pas de dialectique, pas de passage entre l'Un et le Multiple. Parce qu'on veut l'unité insécable, on se trouve toujours à l'extérieur : et c'est cela le drame du psychotique.

J. : *On a parlé jusqu'à présent, beaucoup de votre livre. J'étais venu, quant à moi, dans une optique plus personnelle : notamment j'aimerais savoir si vous vous ennuyez dans votre travail et si vous avez réussi à y faire rentrer le plaisir ?*

F. R. : C'est une question difficile... Je dirais d'abord que je ne m'ennuie pas. Car, dans ce métier de psychanalyste, c'est toujours nouveau et il y a toujours la possibilité de reconsidérer les questions de façon tout à fait différente. Au début, c'était un métier qui me faisait très peur... Après coup, je m'aperçois que j'avais toute une série de défenses, soit que je n'osais pas parler ou me manifester et qui faisait que l'ennui commençait à s'installer. Au fur et à mesure que j'avance, j'ai de moins en moins peur de mes propres appréhensions et je me lance beaucoup plus à écouter et à parler. Sur un autre registre, le travail d'écriture est aussi un lieu de plaisir : par exemple ce livre, je l'ai écrit avec beaucoup de plaisir.

J. : *Un plaisir de quelle nature ?.. intellectuel ?.. livresque ?..*

F. R. : C'était d'abord de démonter un certain nombre de mécanismes et de croyances, dans lesquels j'avais été pris pendant des années et qui se sont défaits petit à petit : en particulier, le culte de Freud, à force de lire les correspondances de Freud avec ses disciples. Il y a tout un aspect mythique du personnage qui est tombé... et faire tombé une idole, c'est un plaisir extraordinaire !

J. : *Ça reste un plaisir, mais - c'est peut-être un problème de génération - j'ai l'impression que ça n'en sera plus un bientôt...*

F. R. : Bien sûr, puisqu'il n'y en a plus !.. Ceci dit, je crois que la possibilité de découvertes est arrêtée la plupart du temps par un certain nombre d'inhibitions. On ne veut pas toucher à un certain nombre de croyances sur lesquelles



« Que les psy
parlent en l
nom, sans av
tout le temps
rité ».

**« faire tomber une idole,
c'est un plaisir extraordi-
naire ! »**

les on est installé et on n'arrive
pas à découvrir, on s'ennuie...

J. : Je voudrais revivre au pro-
blème de générations, car j'ai l'im-
pression que votre point d'arrivée
est le point de départ de la jeune
génération. Les jeunes ont pris le
contrepied des anciennes valeurs ;
l'usage des drogues les a débarras-
sés de beaucoup de craintes. C'est
allé très vite. A partir de cela,
deux réactions sont apparues : il y
a ceux qui, effrayés par un certain
nombre de « terrains vagues », se

sont empressés de recréer de nou-
veaux codes, aussi sclérosants que
les précédents. Il y a eu aussi ceux
qui ont voulu re-purifier les an-
ciens codes dénaturés. C'est le cas
finaleme nt des milieux marginaux,
où la morale chrétienne est très
pesante : « Actuel » était un jour-
nal de morale chrétienne, et « Li-
bération » aussi...

F. R. : Sur un plan collectif, je
pense que les croyances se réinsti-
tuent à d'autres niveaux. Prenez le
cas de la fameuse « libération se-
xuelle » : on ne se marie plus, mais
est-ce que ça change quelque
chose de fondamental au pro-
blème de la monogamie ? Je me
demande si on peut survivre sans

croyance. Pendant un temps, on
peut se dés-alierer de quelque
chose, mais est-ce que ça dure ?
C'est toujours à recommencer...

J. : En définitive, est-ce que vous
pensez avoir avancé par rapport à
la moyenne des gens, en matière
de dés-alienation ?

F. R. : Non, je n'ai pas cette pré-
tention, si ce n'est que mon métier
m'oblige à la lucidité, et d'abord
en ce qui me concerne... Mais que
je puisse être, moi aussi, plongé
dans l'aveuglement, c'est une vé-
rité première.

(Propos recueillis par Patrice Bol-
lon et Jean Rouzaud).

chanalystes
eur propre
voir recours
à une auto-

echo des savannes 1°
frappe S.



Vous croyez que vous avez filé assez loin, que vous n'y remettrez plus jamais les pieds, vous vous êtes fait un univers SANS Oak Creek....

..Mais un jour, tôt ou tard, vous vous retrouvez sur la 84, roulant le long d'une digue élevée en hâte pour contenir la Little Fork en crue, roulant vers Oak Creek.



1. C'est facile de prendre de superbes photos en couleurs naturelles et en trois dimensions – comme dans la réalité – avec le REALIST. Une scène charme vos yeux ? Photographiez-la. L'image stéréo que vous obtiendrez sera pareillement plaisante, parce que le REALIST capture ce que voient vos yeux **exactement** comme ils le voient. Si vous n'avez pas encore vu les photos REALIST, demandez à votre détaillant de vous en montrer.

STEREO REALIST. L'APPAREIL QUI VOIT LA MÊME CHOSE QUE VOUS.

2. C'est agréable de décrocher le téléphone et d'entendre une voix alerte et amicale franchir les fils. Ça peut-être la familière «Voix avec un sourire» de l'opératrice du téléphone. Ou un ami ou un client d'affaires. Ou un étranger que vous rencontrez – et jugez – pour la première fois, par le téléphone.

N'importe quel moment est un bon moment pour un peu de courtoisie téléphonique. Mais, de nos jours, où la hâte est de règle et les minutes se comptent, elle est doublement appréciée.

Tout au long de la journée elle fait gagner du temps et de la bonne hu-

Dans un motel de Kansas City.

LE TÉLÉGRAMME A ÉTÉ
EXPÉDIÉ DE PORTLAND.

BABY... MÊME S'IL A SA CHEVY
GONFLÉE, NOUS SERONS À
OAK CREEK UN JOUR
AVANT LUI.



Ray Banana conduisait une Chevrolet Bel Air 53 Jaune canari dotée du moteur Blue Flame à haute compression et du Power-glide. Cette mécanique assoiffée coûtait une petite fortune en carburant...

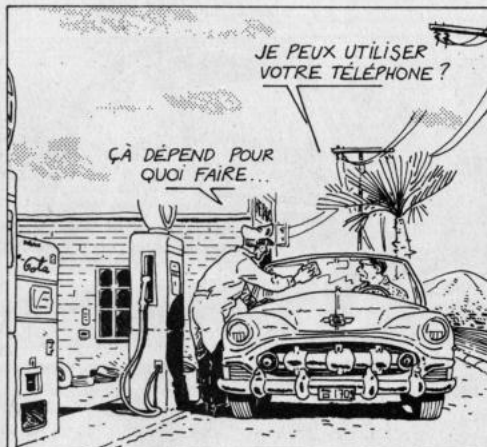


VOILÀ... VOUS VOLEZ QUE JE M'OCCUPE DE CETTE TACHE DE SAUCE TOMATE SUR VOTRE CHEMISE, AUSSI ?



JE PEUX UTILISER VOTRE TÉLÉPHONE ?

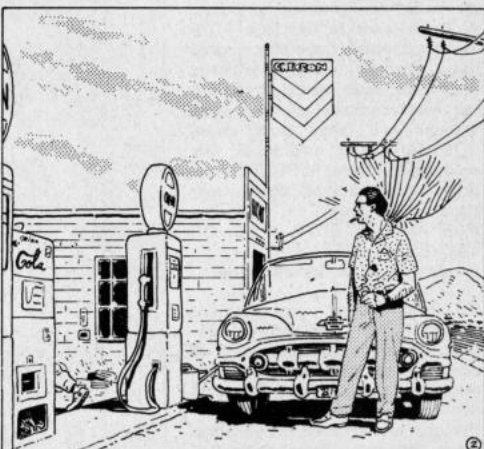
ÇA DÉPEND POUR QUOI FAIRE...



POUR ME LE METTRE DANS LE CUL !



OH ALORS LÀ, TANT QUE VOUS VOLEZ ! SI ÇA AVAIT ÉTÉ POUR TÉLÉPHONER, JE VOUS AURAIS DIT NON... IL EST EN DÉRANGEMENT !



meur et aide tout le monde à accomplir plus de choses, plus rapidement. BELL TELEPHONE SYSTEM.

3. Pourquoi grimper les escaliers ? L'EscalIFT ou le HomeLIFT SHEPARD sont la solution pratique pour la famille intéressée à éliminer la corvée de l'ascension des escaliers. Sûr - facile à installer et à manœuvrer - et d'un coût adapté au budget familial. Dépositaires dans toutes les grandes villes. Écrivez pour recevoir des bulletins descriptifs.

THE SHEPARD ELEVATOR CO.
5004A2, Brotherton Rd., Cin. 9.0.

4. C'est une tâche ardue que d'assurer un niveau de vie convenable à des centaines de millions de Chinois, de transformer notre

En Arizona, les premières nuan-
ces du printemps peuvent
apparaître dès janvier. De
février à avril, le désert écla-
te en couleurs stupéfian-
tes.

UN PETIT
RIGOLO,
HEIN...



Laverne serait là,
sûrement. Mais Macey...

pays économiquement et culturel-
lement arriéré en un pays prospère,
puissant, doté d'une culture haute-
ment développée. Et c'est pour
mieux assumer cette tâche et pour
mieux travailler avec tous les hom-
mes de bonne volonté en dehors du
Parti, déterminés à faire aboutir des
transformations, que nous devons,
à présent comme dans l'avenir, en-
treprendre des mouvements de
rectification et corriger sans re-
lâche ce qu'il y a d'erroné en nous.
MAO TSE-TOUNG.

5. Vous dormez sur vos deux oreilles - ou vous vous agitez toute la nuit ? CHANGEZ POUR POSTUM. Dormez mieux - travaillez mieux ! Ne laissez pas « M. Nerfs de Café » voler votre sommeil ! Si la caféine dans le café ou le thé vous laisse éveillé toute la nuit - et fatigué tout le jour



MAIS SI C'EST LA
PUISSANCE QUE
VOUS CHERCHEZ...

ROADMASTER, DE BUICK
VOILÀ CE QU'IL
VOUS FAUT !

- changez pour POSTUM sans caféine... et dormez ! Des tas de gens peuvent supporter la caféine, mais d'autres - peut-être vous - endurent des nuits blanches, des nerfs à fleur de peau, un estomac retourné. Alors, adoptez le délicieux POSTUM Instantané. Constatez comme vous dormez mieux, paraissez mieux, vous sentez mieux. Et constatez aussi combien d'argent vous économisez ! Tasse pour tasse, POSTUM coûte environ 3 fois moins que le café. Et POSTUM est prêt instantanément, directement dans votre tasse ! PAS DE CA ÉINE, PAS DE « NERFS DE CAFÉ » Un produit de la General Foods.

6. Vous l'avez probablement remarqué parmi vos propres relations : certaines personnes, à 60 ou même 70 ans, semblent plus dynamiques et plus gaies que d'autres à 50 - ou même 40 ans ! Car une alimentation convenablement équilibrée, nous disent les



TU CROIS QUE...
LAVERNE !!



DU CALME, VERONA !
IL N'Y A RIEN À
CRAINdre DEUX JUSQU'À
CE QUE MACEY NOUS
REJOIGNE...

S'il avait pu passer ce coup de téléphone, les choses se seraient peut-être passées autrement...



scientifiques, peut littéralement ralentir le processus de vieillissement.

Par exemple – prenez une banane. Prenez-la – épluchez-la – mangez-la ! C'est consistant et nourrissant. Les vitamines et les minéraux s'y trouvent en proportions équilibrées, ainsi que de salutaires sucres naturels pour vous donner de l'énergie. Coupez une banane dans un saladier et versez dessus du lait... vous ajoutez des protéines qui maintiendront votre corps en bon état, et également de la riboflavine et du calcium pour l'ossification. Et voilà un grand bol de santé ! Facile à préparer. Facile à manger. Facile à digérer. D'ailleurs, les docteurs recommandent souvent les bananes en cas de désordres digestifs sérieux. Et il n'est pas nécessaire d'avoir très faim (ni d'être très vieux) pour profiter de ce festin naturel.

UNITED FRUIT COMPANY



7. L'histoire de l'humanité est un mouvement constant du règne de



(4)



la nécessité vers le règne de la liberté. Le processus est sans fin.
MAO TSE-TOUNG.

8. QUOI ! PAS DE TÉLÉPHONE DANS LA CUISINE ?

Mais comment, M. Jeunemarié !

Vous ne pensez quand même pas que cette charmante épousée puisse se passer d'un téléphone dans la cuisine !

Il fut peut-être un temps où un téléphone semblait assez, de même qu'une radio et une salle de bains et une voiture semblaient assez. Mais

tout le monde est habitué à plus de confort et de commodité de nos jours. Et il n'y a rien qui rende la vie plus aisée que des téléphones partout dans la maison.

Dans le living-room, bien sûr. Dans la cuisine, commodément fixé au mur. Dans la chambre à coucher,



pour épargner des déplacements et pour plus de tranquillité la nuit comme le jour. Pour le fils et la fille qui aimeraient avoir leur propre téléphone avec une ligne séparée. Voudriez-vous en savoir plus sur le service téléphonique complet ? Vous serez surpris de son faible coût. Appelez tout simplement votre bureau local de la compagnie du téléphone Bell.
BELL TELEPHONE SYSTEM.

9. Dans les domaines de la lutte pour la production et de l'expérimentation scientifique, l'humanité ne cessera jamais de progresser et la nature de se développer, jamais elles ne s'arrêteront à un certain niveau.

MAO TSE-TOUNG.



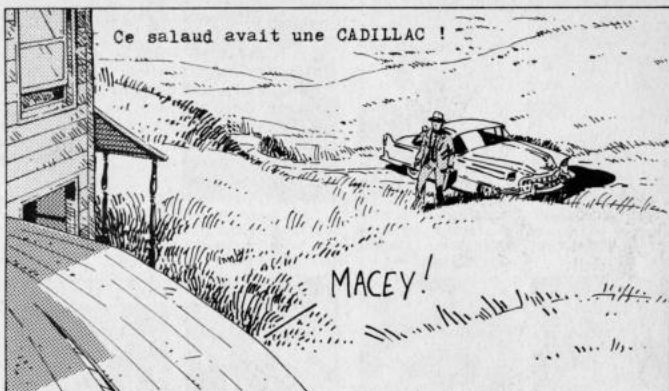
10. DUR D'OREILLE? UN MIRACULEUX NOUVEL APPAREIL ACOUSTIQUE SANS LAMPES DÉCOUVERT.

8 Les coûteuses piles B éliminées.
- Le prix des batteries amputé de 80 %.

- Alimenté par trois transistors.
- Les lampes définitivement bannies.

UN LIVRE GRATUIT. Demandez dès aujourd'hui le livre illustré qui fait autorité sur cette nouvelle invention miracle de l'Age Atomique, le Transistor, et ce qu'il représente pour les sourds. Sans aucune obligation quelconque ! Une carte postale suffit.

BELTONE HEARING AID CO.



11. LA PLUS FANTASTIQUE RADIO DU MONDE.

Tropicalement traitée contre les fortes humidités pour empêcher les pertes de sensibilité ! Fonctionne sur courant continu, alternatif, piles, n'importe où dans le monde ! Dans la jungle comme l'Arctique ! Dans les trains, les avions, les bateaux ! Ondes courtes internationales et émissions à longue portée, conversations de bateau à bateau et de bateau à côte, bulletins météo, programmes amateurs. Les étudiants en langues entendront les langues étrangères comme elles sont parlées.

ZENITH SUPER TRANS-OCEANIC. L'original coûte moins ! Pourquoi payer plus ?



Ce portable alimenté par piles est aussi nécessaire dans votre foyer qu'une lampe torche en cas de coupure de courant provoquée par un raid aérien ou autre situation critique. ZENITH. La royauté en télévision et RADIO.



12. Les hommes se servent des sciences de la nature comme d'une arme dans leur lutte pour la liberté. En vue de conquérir leur liberté sur le plan social, ils se servent des

sciences sociales pour comprendre la société, la transformer et entreprendre la révolution sociale. En vue de conquérir leur liberté dans la nature, ils se servent des sciences de la nature pour l'étudier, la dompter et la transformer, et obtiendront leur liberté de la nature même. MAO TSE-TOUNG.



N'ATTENDEZ PLUS POUR COMPLÉTER VOTRE COLLECTION !!!



6. God's club (Gottio) Suicide (Bretecher). Histoires frappées de Mandryka. 5 F.



7. Névrosés (Mandryka) Dramatique Bretecher. Le patineur d'argent, saga de Gottib. 5 F.



8. Un numéro historique. Nos 3 lurons plus une bande de copains dévastateurs. 6 F.



9. Un prout en couverture et toujours les trois mêmes à l'intérieur. 6 F.



11. Mandryka rencontre le bandard fou, Lob l'homme au landau L'univers de Wood. 7 F.



12. Pétillon sur le Tyranic. Dragonella de Wood. Encore du Lob et du Mandryka. 7 F.



13. Un Pinoblaïr de Crumb. Pétillon et le chien des Basketville. Enfin Masse vint. 7 F.



14. Homoph de Mandryka. Bitoniot surpris au bain par Solé. Caroline de Pichard. 7 F.



15. Ils continuent... Wood avec Sally Forth Drillet avec quelques fantômes. 7 F.



16. Pichard, Marcelé... Ils se suivent mais ne se ressemblent pas Got avec nous. 7 F.



17. Encore eux. En tête une superbe limousine et l'envol du baron noir de Got. 7 F.



18. Pétillon en inventeur. Lob en landau. Et pour le printemps un almanach. 7 F.



19. Sally, Léa, Caroline, des filles aux noms qui chantent sur une tyrolienne. 7 F.



20. Un numéro cons de fées. Jean Biard avec Benoit et Palmer contre le monde. 7 F.



21. Séduit et abandonné, produit Mandryka-Solé. Bien et Mal par Marcelé. Et Barbe. 7 F.



22. Un numéro double poids ! La horde débarque. Crumb et aussi! du Tardi. 7 F.



23. J.J. Cucul contre le maître du monde. Nefertari de Poivet. Et les autres. 7 F.



24. A quoi rêvent les jeunes filles. Solé dans le plombier maudit. Et F.anc. 7 F.



25. Palmer s'en mêle. Carnet de voyage de Benoit. Tout l'Echo est présent. 7 F.



26. Héroïne sexiste : Tubular Queen. Toute la bande au sommaire et des nouveaux. 7 F.



27. Pas de répit pour Lucques, Pétillon, etc. Un plaisir salutaire pour nous. 7 F.



28. La fin tragique de M. Natural. Un numéro « swing moderato » avec Bretonelle. 7 F.



29. 16 pages de plus ! Suite du plombier maudit. Retour de Sally ! 9 F.



30. Caroline Cholera et l'homme au landau ! La horde démenage dans le signifiant. 9 F.



31. Révélation : Lucques s'aime ! Veyron sème des orages ! 9 F.



32. SPÉCIAL FOLIE. Solé. Carali. Benoit. Mandryka. Lucques. tout le monde déraile. 100 pages. 10 F.



U.S.A. 1. Sur orbite avec tous les grands de la S.F. d'outre-atlantique. 8 F.



U.S.A. 2. Un cadeau unique : 13 p de Corben. Et quelques autres noms prestigieux. 8 F.



U.S.A. 3. Neal Adams. Jeff Jones. Mike. Kawta. Berni Wrightson. Dave Cockrum. Bruce Jones. 8 F.



U.S.A. 4. Neal Adams. Jeff Jones. Wood. Jim Steranko. Reese. Wrightson. Kirchner. Frissons garantis. 8 F.

RÉSUMÉ :

Ça devient trop compliqué à résumer. Sachez simplement que nos héros sont à la merci de l'infâme Concubin Bitu, chef incontesté, grâce à ses pieds plats, d'une tribu de pygmées des jungles australiennes.

Mais Aldebert, le boy-scout au service de l'Autriche, vient de délivrer son ancienne amante, la femme du Pr Poicart, Armanche, dont nous allons enfin connaître le secret.

Pourront-ils arrêter le massacre ? « That is the question ».

6^{ème} PARTIE !

Où l'on s'aperçoit que l'histoire du Concubin Bitu est nettement moins drôle qu'on ne l'espérait mais où l'on ne peut s'empêcher, horrifié, de continuer sa lecture afin d'en connaître le dénouement.

tante, tu comprends, trop capitale pour l'histoire de l'humanité, POUR PRENDRE LE MOINDRE RISQUE.

– Mais quelle mission, mon petit ?

– Détruire le Concubin Bitu ! Je comprends que cela doit te surprendre, que tu ne t'attendais guère à voir dans le boy-scout qui t'aimait un aventurier au cœur pur mais je n'ai pas le temps, mon amour, (car tu es toujours mon amour) de t'expliquer avec force détails la situation. Simplement il faut sortir d'ici et je ne sais guère comment faire ?

– Si seulement j'avais mon pendentif, SOUPIRA ARMANCHE.

– Le pendentif !

(Et Aldebert se revit alors dérober le pendentif dans la chambre d'Armanche pour l'offrir à sa petite Lily, sa Lily chérie, son seul véritable amour, car il ne fait pas de doute pour nous qu'il joue ici la comédie, qu'il fait seulement semblant d'aimer Armanche, probablement parce que cela doit l'arranger, parce qu'elle était la meilleure intermédiaire possible pour suivre Poicart, bref que des instances supérieures et sans



Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, comme deux amants séparés des années durant par la guerre ou le malheur et se retrouvant SUR LE QUAI D'UNE GARE DE CAMPAGNE, puis firent rapidement l'amour pour se décharger d'une tension nerveuse excessive.

– Mais pourquoi, bafouilla-t-elle (tant son émotion était grande), pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

– Je ne pouvais pas. Nous étions surveillés. Et puis, tu aurais pu, par mégarde, me trahir. Or ma mission était trop impor-

doute le colonel Orloff en personne lui avaient ordonné de tomber amoureux d'Armanche, ce qu'il avait fait sans enthousiasme véritable mais en y mettant néanmoins toutes ces forces, vu qu'il s'agissait de la patrie et qu'on ne plaisante pas avec ces choses-là.

– Oui, mon pendentif.

Elle lui expliqua alors qu'elle avait été la grande déesse de cette tribu de pygmées, la GRANDE KHALI-LA-NOIRE, L'ORGANISATRICE du réseau secret à travers le monde, et que le pendentif était le signe distinctif de sa fonction.

– « A la disparition du pendentif, continua-t-elle, je fus reniée par les miens. Je ne suis plus Khali-la-Noire mais simplement

Armance l'Indienne, femme dévouée du Pr Poicart, et je n'ai plus aucun pouvoir sur eux. C'est alors que le Concubin Bitu est arrivé, du moins cet homme dont je ne connais rien. Il les a enlevés et en a fait une horde d'assassins à son service. »

Pendant ce temps, de l'autre côté du village, trois pygmées nus et en sueur pénètrent en riant dans la hutte où sont tenus prisonniers nos amis et emmènent le brave commissaire Fenlabise qui se débat en vain, hurlant de peur, criant des phrases INCOHÉRENTES.

Car à l'approche de la douleur, le calme, la froideur et la raison des plus courageux ne sont plus que coquilles de noix égarées dans l'épouvantable tempête, et les systèmes philosophiques et intellectuels, les merveilleux schémas abstraits de nos confortables théories, que coquilles de noix déjà coulées depuis longtemps.

Perdu dans un cauchemar dont il ne comprend pas les principes, le commissaire est attaché par des lanières, couchés par terre sous l'énorme fouillis de bois, câbles et rouages divers de la Rotaza-plantus. ENSUITE UNE FEMME, TOUT EN CHANTANT, lui enlève chaussures et chaussettes, bref, en d'autres termes, le met pieds nus.

— Hisse le prisonnier ! hurle alors le Concubin Bitu en partant d'un éclat de rire dément.

Des cordes se tendent, des poulies grincent. Le corps du commissaire est hissé dans les airs, glisse sur des bois, et vient se bloquer, les bras en croix, la tête pendant en arrière, dans un espace manifestement prévu pour un corps humain.

Avec horreur il sent alors sur la pointe de ses pieds le froid contact d'un couteau javanais.

— Non ! gémit-il. Non ! Non !

Il ne peut plus rien faire, les cris des indigènes ne lui parviennent plus que lointains, comme quand il allait à la foire, petit, et qu'il se retrouvait soudain au-dessus du railway, peu avant la descente vertigineuse, et qu'il ne pouvait plus faire MARCHÉ ARRIÈRE...

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Eternelle question de l'homme face à la mort...

— Qu'on mette la machine en marche ! hurla sous lui la voix du Concubin Bitu.

Des pygmées s'avancent, mettent en branle un grand treuil, très péniblement au début. La roue de couteau javanais, simultanément, se met à tourner aussi, mais s'écartant des peids du commissaire. Elle s'éloigne vers le bas, le long d'une très large circonférence, sa vitesse de rotation propre augmentant dans des proportions affolantes, n'étant plus à la fin qu'une boule d'acier lumineuse, continuant toujours lentement à descendre.

On avait traînée les prisonniers du SS Bise-la-Glace devant la hutte pour qu'ils ne ratent rien du spectacle.

Lorsque la roue fut au plus bas de sa course, soit à peu près à deux mètres du sol, les pygmées se mirent alors à gémir et pleurer, histoire sans doute de mettre un peu de couleur locale.

Alors, sur un geste du Concubin Bitu, les pygmées lâchèrent le treuil qu'ils maintenaient, lequel se mit à revenir en arrière, comme mu par un puissant ressort, et la mortelle boule lumineuse bondit en avant à une vitesse stupéfiante, complétant le gigantesque arc de cercle qu'elle avait commencé, montant vers le ciel telle une luciole voulant rejoindre les étoiles puis venant s'immobiliser, tournoyante, sous les pieds du commissaire, lequel HURLA, HURLA, son corps étant pris de convulsions horribles et spasmodiques...

La roue arrêta son affolant mouvement de rotation et on put de nouveau distinguer les couteaux, mais cette fois rouges de sang !

Le Professeur, au bord de la nausée, ne put retenir une exclamation : *Le commissaire Fenlabise avait les pieds plats !*

— Mes pieds ! gémissait le pauvre. Mes pieds !

Alors le Concubin Bitu se dressa sur son trône royal et s'exclama :

— Il a les pieds plats ! Il ose se présenter à moi les pieds plats ! Ne sait-il pas que j'ai interdit les pieds plats ! Que je les ai bannis de la terre entière ! Que moi, seul, le Concubin Bitu, ait le droit divin et immortel de porter cette preuve de sagesse et de toute puissance !

Les pygmées se prosternèrent.

— Ne sait-il pas, vraiment, le sort que je réserve aux profanateurs de son espèce ?

On redescendit le corps du commissaire, lequel n'en était QU'AU DEBUT DE SES EMOTIONS.

— Qu'on lui arrache les pieds ! hurla le Concubin Bitu avec rage.

On les lui arracha et ils furent pendus avec les autres au char royal.

— Qu'on le tue !

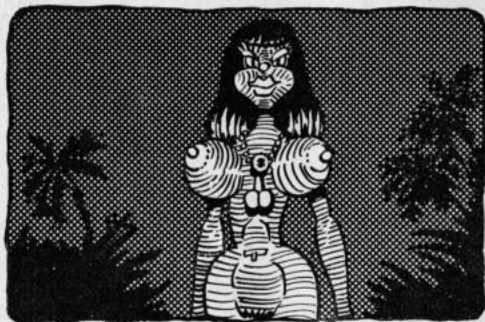
Il fut tué.

« Quelle horreur, murmura Firmin. Ces monstres ne reculent devant rien... »

Le cadavre du commissaire Fenlabise fut jeté dans le brasier et les pygmées dansèrent autour pendant quelques minutes afin de consacrer l'événement.

— Stop ! fit le Concubin Bitu en étendant la main.

ILS S'ARRÊTERENT.



— Au suivant !

Ils applaudirent.

Trois pygmées nus et en sueur vinrent chercher le Pr Poicart.

— Non ! cria-t-il. Non !

... Quelques minutes après, il se retrouvait, déchaussé, prisonnier de la diabolique machine.

— Qu'on mette la machine en marche ! hurla sous lui la voix du Concubin Bitu.

Tout allait trop vite, comme un film se mettant à défiler de plus en plus rapidement.

— Non arrêtez ! faisait une lointaine voix de femme.

Quoi ? Qui a parlé ? Qui a osé s'opposer aux ordres du Concubin Bitu ? Qu'il se montre !

Stupéfaction : Une femme ! Une femme complètement nue, AU CORPS SPLENDIDE, dressée fièrement devant une hutte, faisant front.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? crie-t-elle. Je suis Khali-la-Noire, et vous me devez l'obéissance.

Mouvements divers dans la foule.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? s'exclama le concubin bitu. Qu'on me flanque cette bonne femme dehors ! Qu'on lui applatisse les pieds ! Qu'on la passe à la Rotaza-plantus comme tout le monde !

Mais personne ne bouge. L'hésitation, la muette interrogation de la masse sont à ce point sensibles qu'elle en deviennent matérielles (voilà une idée intéressante qu'il faudrait développer).

— Je sui Khali-la-Noire. Et voici le signe de ma descendance divine.

... Et elle désigne, resplendissant fièrement entre ses deux seins, le pendentif royal.

Le concubin bitu ricana, exposa ses horribles pieds à la vue de tous.

— Et ça, s'exclama-t-il, c'est de la tarte, peut-être ? Vous en avez déjà vu des pieds pareils, vous ? Hein, bon !

— Qu'on saisisse cet imposteur ! cria la femme, le désignant du doigt.

— Qu'on lui applatisse les pieds ! cria le concubin bitu, la désignant de l'orteil.

La situation risquait fort d'être sans issue et d'aboutir une impasse diplomatique si le petit Aldebert, profitant de la stupefaction qui flottait dans l'air (cette stupefaction étant devenue matérielle) ne s'était glissé sous le char du concubin bitu et, muni de son canif tous usages, n'avait coupé une lanière

On vient ici d'assister à ce qu'on appelle un « basculement du rapport de force », communément appelée « prise de pouvoir » ou encore « quelqu'un-a-le-pouvoir-et-deux-minutes-après-il-ne-l'a-plus-mon-dieu-comme-on-est-peu-de-chose »

Et tout ça pour quoi ? parce qu'un pendentif vaut mieux, dans l'échelle de valeur pygmée, que deux pieds plats. Notez tout de suite que c'est une pure question de convention, ça pourrait tout aussi bien être le contraire. On pourrait en effet avoir : deux pieds plats valent mieux qu'un pendentif et toute la vision de l'histoire que nous avons aurait pu complètement basculer ! Et ça n'est pas limitatif. On pourrait avoir : deux pendentifs valent mieux qu'un pendentif. Ou : deux pieds plats et deux pendentifs valent mieux que rien du tout. Ou encore : de toutes façons vaut mieux quelque chose que rien du tout. ou encore : si vous voulez le pouvoir, faut pas s'embarquer sans biscuits. Ou : si vous ne le voulez pas, vous serez bouffés par ceux qui l'auront et vous serez baisés. Ou : Si vous avez le pouvoir, chiche que vous ferez les cons avant peu et que finalement vous serez baisés pour une bête histoire de pendentif ou une autre connerie et donc, conclusion : prenez le pouvoir, ne le prenez pas, vous serez baisés quand même.

(C'était notre série : Heureux les simples d'esprit, le royaume des cieux est à eux)

Le Pr Poicart, à deux doigts de la mort, sauvé en extremis par sa femme et le scout Aldebert, est dépendu, les prisonniers sont détachés, et tout le monde fout le camp vers le bateau avant que les indigènes ne changent d'avis.



qui, après un jeu de résonance entre les causes et les conséquences, avait fait basculer le trône du concubin bitu, laissant grotesquement glisser ce dernier dans le vide.

S'il y a bien une chose à ne pas faire dans une situation de ce type, c'est d'être grotesque.

Le concubin bitu l'apprit à ses dépens. Il aurait certainement pu profiter de cette leçon pour revoir ses fondements philosophiques (c'est-à-dire se fonder sur la pratique pour remodeler la théorie) mais il était trop tard. Profitant de l'effet de surprise, Armance s'était écriée HEURQUEUR !, ce qui, en langue pygmée, est l'ordre de mort. Six douzaines de lances le transperçèrent de par en part, et si l'on veut faire le calcul, on s'apercevait que c'est beaucoup.

Ainsi finit le concubin bitu.

Je ne peux m'empêcher ici de stopper quelque peu l'action. Il ne faut pas en effet, tout en narratif l'Histoire oublier de réfléchir sur l'Histoire. Car c'est en réfléchissant sur l'Histoire que nous en comprendrons les mécanismes et que nous pourrions peut-être, mes biens chers frères, la modifier un jour (si Dieu nous prête vie jusque là).

Et voilà que dans la fuite, le pendentif d'Armance se casse, roule par terre.

— Mon œil ! s'écrie Aldebert en se précipitant vers lui pour le ramasser.

« Mon œil ? », voilà une bien curieuse exclamation pour la circonstance. Un peu moins curieuse toutefois lorsqu'on saura (décidément on ne sait jamais tout) que le scout Aldebert avait un œil de verre et que cet œil de verre avait servi (de loin et dans l'obscurité, nous restons dans la logique) à faire croire à la présence du pendentif royal.

Constatant la supercherie, fous furieux, les pygmées se lancent à leur poursuite.

... Course haletante et désespérée où quelques comparses, secondaires pour l'histoire, perdent la vie, le principal du groupe réussissant néanmoins à rejoindre le bateau, à lancer le moteur, à regagner l'Europe...

C'en était bien fini, cette fois, du concubin bitu.

Notre prochain épisode : Fini, le concubin Bitu, certes ! Mais pas l'histoire ! Ah ! Ah ! Tremble, lecteur naïf, car il reste l'EPILOGUE !!

Je désire recevoir mon Echo des Savanes mensuel, avec en prime, les spéciaux trimestriels.

C'est pourquoi je m'abonne pour la somme modique de :

France : 45 F 6 mois

Etranger 115 F 1 an

90 F 1 an

135 F 1 an par avion

Pour compléter ma collection, je désire recevoir :

Echo n° _____ Echo Spécial U.S.A. n° _____

Albums : Masse ☐ Petillon ☐ Mandryka ☐ Blanche Epiphanie ☐

Sally Forth ☐ Caroline Choléra ☐ L'Homme au Landau ☐

Le petit Psikopat illustré ☐ Le retour du refoulé ☐ Mr Natural ☐

Nom _____ Prénom _____ Adresse _____

Code Postal _____

Montant _____ Mandat ☐ C.C.P. ☐ Chèque bancaire ☐

Bon à adresser aux : Editions du Fromage, 11 rue Portefoin 75003 PARIS

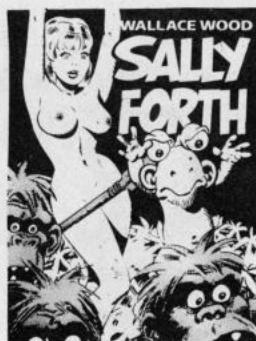
Mr. Natural



crumb : 18 Frs .



carali : 18 Frs .



wood : 24 Frs .



masse : 20 Frs .



petillon : 20 Frs .

pourquoi pas vous ?

revus et mis au gout du jour ,
voici en avant 1ère : *francois*
et *valéry* nos 2 outsiders dans
la course au titre ... de MONSIEUR
ELEGANCE " spécial-décembre 1977."

pour oser un jour être à leur
place : abonnez vous dès maintenant
au FANTASTIQUE " écho des savanes "
...sans oublier de commander ses
merveilleux albums ...



mandryka : 20 Frs



24 Frs

lob-pichard :



24 Frs

dubos-pichard :



lob : 18 Frs .



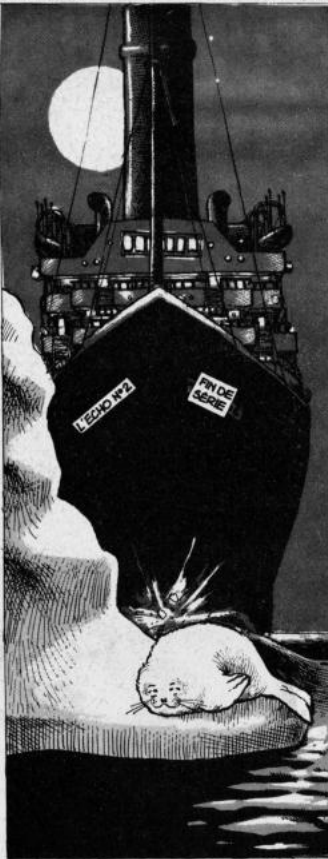
mandryka : 35 Frs



valéry

maquillage : exclusivité NICOLAS !

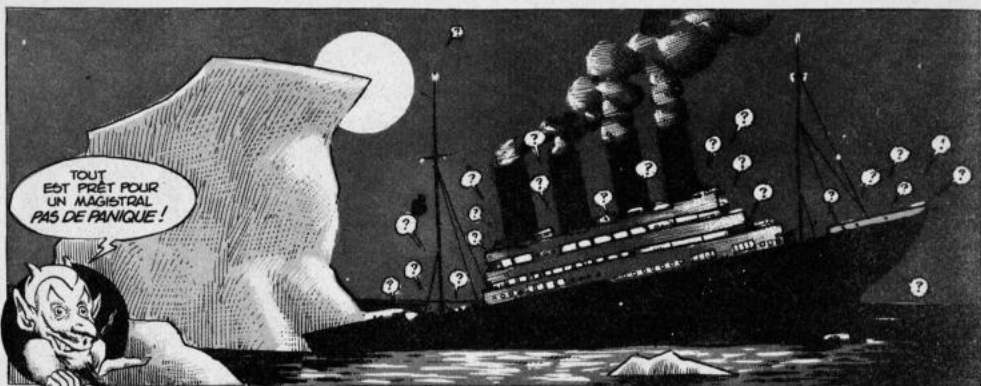
Rochette Baltimor héros malgré lui !!



AIE ! MON AMI AVEC UN MÉTIER PAREIL, TU N'IRAS PAS LOIN !



ET VOILÀ !







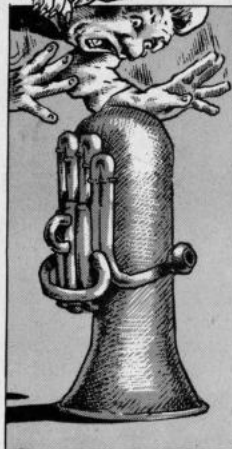
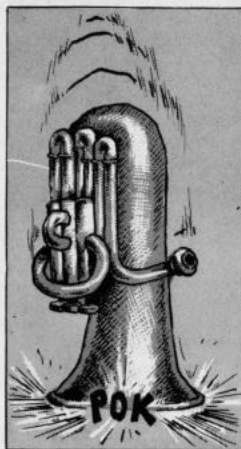




KRAAAAKK



DE
L'ARTISTE
ET DE SON
HELICON !



BALTIMORE...
TU AS FAIT SEM-
BLANT DE COM-
PRENDRE.



HÉ OUI !
C'EST DUR, CA
FAIT MAL, LE RETOUR
DU PREDICAT !



QU'EST CE QUE C'ÉTAIT CE TRUC QUI FAISAIT DU BRUIT, ACCROCHÉ AU MAT.

UN PELICAN
MA CHÉRIE...
UN PELICAN!



EN ROUTE VERS DE NOUVELLES AVENTURES! - Rochette 77

L'ECHO DES SAVANES Special U.S.A. N°5



L'AUBE D'UN GRAND JOUR VA NAÎTRE. JUSQUE DANS LES FORÊTS TOURMENTÉES DE LA TRANSYLVANIE, VINCENT ET ERIKA COURRENT DÉSPÉRÉMENT POUR ATTEINDRE À TEMPS L'UNIQUE ET SALUTAIRE KIOSQUE DU VILLAGE AVOISINANT...

ILS NOUS RATTRAPENT!
ILS ARRIVERONT AVANT NOUS! ET TU SAIS BIEN QU'IGOR N'EN REÇOIT QUE 2 EXEMPLAIRES!

COURAGE!
PLUS QUE 5 KM ET NOUS LES AURONS TOUS 2, COMME ÇA, PAS DE DANGER QU'ON SE CHAMAILLE POUR LE LIRE EN PREMIER!



MAIS LA JEUNE FILLE NE PEUT CONTINUER ET TOMBE D'ÉPUISEMENT, TANDIS QUE SON AMI POURSUIT SA ROUTE AVEC ENCORE PLUS D'ACHARNEMENT...

LE VIEUX LOUP PREND SUR LUI DE RETENIR LA DEMOISELLE!

ROOOOOO

NON!
TU NE L'AURAS PAS!!

POURVU QU'IL ARRIVE À TEMPS!...



MAIS VINCENT NE REVIENT PAS... PEUT-ÊTRE S'EST-IL ENFUI AVEC LES DEUX EXEMPLAIRES QU'IL COMPTE GARDER POUR LUI TOUT SEUL... PEUT-ÊTRE A-T-IL SERVI DE PETIT DÉJEUNER AUX CHIENS... TOUJOURS EST-IL QU'ERIKA N'A PAS PU LIRE SON ECHO DES SAVANES SPECIAL U.S.A. N° 5 AVANT LA PLEINE LUNE... ET QU'ELLE EN SUBIT LES CONSÉQUENCES!

NE FAITES PAS COMME ERIKA. ACHÉTEZ L'ECHO DES SAVANES SPECIAL U.S.A. N° 5, TOUT DE SUITE. IL N'EST PAS TRÈS PROPRE DE SE BALADER EN VILLE AVEC UNE TÊTE DE CHIEN!

... AVEC 9 HISTOIRES PESSINÉES PAR ADAMS, GIORDANO, JONES, KALUTA, MORROW, REESE, STEACY, WOOD, ET WRIGHTSON!

L'ECHO DES SAVANES

E.D.F. Sarl au capital de 21.000 F - Siège social : 17, rue d'Odessa 75014 Paris -

- Rédacteur en chef : MANDRYKA

Rédaction : 11, rue Portefoin 75003 Paris - Tél. 272.14.80 271.59.59.

Imprimé par INTERGRAFICA (MILAN). PRINTED IN ITALY.

Commission paritaire 56 599. Le dépôt légal est fait à parution (4^e trimestre 1977).

Diffusion NMPP - Directrice de la publication : Danièle Juffet. E.D.F. Tous droits réservés. Les manuscrits et les bandes envoyées spontanément ne sont pas forcément renvoyées.





ALORS,
L'ECHO,
ÇA VA ?

BEN, ON N' PEUT
PAS DIRE QUE
ÇA VA MAL ...

C'EST LA
VIE
*Dessiné
par
Robert
Toubert*



... MAIS IL Y A
CERTAINEMENT UN
MALAISE !

UN
MALAISE
?



BEN OUI, LES PHILOSO-
PHES ONT PRIS LE POUVOIR
AU COMITÉ DE RÉDACTION...
C'EST TRÈS DUR POUR
CERTAIN.

... QUE PEUT
FAIRE UN TYPE, SOLITAIRE
DANS SON MÉTIER PAR DÉFINITION
DEVANT DES QUASI-PROFESSIONNELS
DE LA PAROLE, QUAND DANS UNE
RÉUNION DE TRAVAIL ON LUI
BALANCE UN JARGON PHILOSOPHI-
COPOLITIQUE À BOUT PORTANT
DANS LES
GENCIVES ?



POURQUOI ?
IL N'Y A PAS DE
RAISONS !

MAIS
SI, CELLES
DU
LANGAGE...

IL S'ECRASE ...
CAR SON VOCABULAIRE
LUI PARAÎT PAUVRE, MINABLE ...
ET C'EST VRAI ! LES DESSINATEURS
NE SONT PAS DES TRIBUNS ...
ILS SONT PLUS HABITUÉS À
ÉCRIRE QU'À PARLER ...
ALORS !



IL T'ARRIVE
D'ASSISTER À CES
RÉUNIONS ?

BEN
OUI !

TU PEUX
LEUR DEMANDER
UN TRUC
POUR MOI ...

À LEUR
AVIS, SI SARTRE
N'ÉTAIT PAS ARRIVÉ À
PLACER SA PROSE AU "TEMPS
MODERNES" EST-CE QU'IL
L'AURAIT PROPOSÉE AU
"JOURNAL DES PIEDS
NICKELÉS" ?